



# *Le courrier*

*N° 3*

*Juin 2009*

**Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne**

[www.cartels-constituants.fr](http://www.cartels-constituants.fr)

*Association membre de l'Inter Associatif Européen de Psychanalyse  
Association membre de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne*

*Siège social : 80, rue Ménilmontant 75020 Paris- tél. et fax : 01 42 54 39 84*

# Sommaire

<b>Informations institutionnelles</b>	
Ordre du jour de l'assemblée générale	5
Organisation du bureau et délégations	
<b>Dispositif sur la pratique</b>	
<b>Annonce</b>	7
<b>Mots d'absence</b> , Agnès beaulieu	8
<b>Compte-rendu de la rencontre GEPG/CCAF à Grenoble</b> , Isabelle Durand	9
<b>GEPG, ,CCAF et le Cartel des autres</b> , Jean Michel Darchy, Lucia Ibanez marquez, Anne jaeger	13
*****	
<b>Chers amis</b> , Dominique Lallier-Moreau	17
<b>Comme le temps passe</b> , Guy Ciblac	19
<b>J'ai juré de dire la vérité</b> , <b>Un peu de corps, un peu de voix</b> , Martine Delaplace	21
<b>48 variations sur le thème de la "Morale Sexuelle"</b> , (suite) Nestor A Braunstein (traduction de Jacques Nassif)	25
<b>Sous le divan, l'œuvre</b> , Pierre Eyguesier	31
*****	
<b>Scènes de travail</b>	
<b>Quelques scènes de travail des CCAF à Paris</b> , Claire Colombier	39
*****	
<b>Convergencia</b>	
<b>Compte rendu du Comité de liaison général de Buenos Aires</b> , 6 et 7 mai 2009	43
<b>De quel tissu se fait un genre ?</b> Isodoro Vegh	47
<b>Inter-Associatif Européen de Psychanalyse</b>	49
*****	
<b>Bloc-notes</b>	49
<b>Annuaire</b>	51
<b>Agenda</b>	57

**Comptes-rendus,  
Informations institutionnelles**

**Ordre du jour de l'Assemblée Générale  
du dimanche 21 juin 2009**

École Supérieure de Travail Social  
8 villa du Parc Montsouris  
75014 Paris

**de 9 h à 13h et de 14h30 à 16h30**

**Matin**

\* *Etat de la mise au travail des différents cartels constitués en janvier 2009*

- Cartel de l'Accueil  
Christian Oddoux,  
Danielle Allier, Catherine Collet, Yvette Selles-Lagorce

- Cartel de l'Ecrit et des Publications  
Guy Ciblac,  
Martine Delaplace, Martine Le Normand,  
Sean Wilder

- Cartel du Site et du Courrier  
Delphine de Roux  
Bertrand Phesans, Michèle Skierkowski  
Claire Colombier, Patricia Mozdzan, Françoise Wilder

- Cartel des Autres et Echange avec le GEPG  
Michel Didierlaurent  
Jean-Michel Darchy, Lucia Ibáñez Márquez, Anne Jaeger

- Cartel de l'IAEP et de Convergencia  
Serge Vallon,  
Délégués à l'IAEP et à Convergencia

\* *Mise en forme du projet concernant une journée de travail avec le GEPG fin octobre début novembre à Paris*

\* *Ebauche du projet concernant une journée de travail en mars 2010 avec les associations qui participent au dispositif de la passe.*

Le bureau s'est interrogé sur la question du désir en jeu du côté des jurés potentiels. Cette mise en question passe bien évidemment par le crible qu'opèrent des modes de désignations très hétérogènes.

**Après-midi**

\* *Retour sur le temps de travail proposé par le cartel d'adresse aux cartels du dispositif sur la pratique la veille.*

Le cartel d'adresse souhaite que tous les membres du dispositif retiennent dès à présent la date du samedi 20 juin de 14 heures à 17 heures;

**Le lieu de cette réunion consacrée au dispositif de la pratique est :**  
**34, rue Reille Paris 14ème**

## Organisation et délégations

### Le bureau des CCAF en 2009

#### **Les membres du bureau :**

Guy Ciblac : réélu en janvier 2009, sortant en janvier 2011

Delphine de Roux : élue en janvier 2009, rééligible en janvier 2011

Michel Didierlaurent : réélu en juin 2008, sortant en juin 2010

Christian Oddoux : élu en janvier 2008, rééligible en janvier 2010

Serge Vallon : élu en juin 2008, rééligible en juin 2010

#### **Les fonctions au sein du bureau :**

Président : Serge Vallon

Trésorier : Michel Didierlaurent

Secrétaire : Delphine de Roux

Coordonnant de la Passe : Guy Ciblac

Coordonnant de l'Accueil : Christian Oddoux

Coordonnante du Dispositif de la pratique : Delphine de Roux

#### **Suivi des différents cartels mis en place lors de l'AG de janvier 2009 :**

Cartel de l'Ecrit et des publications : Guy Ciblac

Cartel de l'Accueil : Christian Oddoux

Cartel des Autres, et échanges avec le GEPPG : Michel Didierlaurent

Cartel du Site, et Courrier : Delphine de Roux

Cartel de l'I-AEP, et de Convergencia : Serge Vallon

### Délégations I-AEP

Frédéric Bieth

Jean-Pierre Holtzer

Lucía Ibáñez Márquez

Michèle Skierkowski

### Délégations Convergencia

Martine Delaplace

Lucía Ibáñez Márquez

Jacques Nassif

Serge Vallon

### Jurés potentiels au jury de la passe

#### **INVENCIO**

01) Enza Appiani (2003)

#### **PSYCHANALYSE ACTUELLE**

02) Nabile Fares septembre 2008

03) Michèle Hodara septembre 2008

04) Jean-Marc Benkimoun septembre 2008

#### **INSISTANCE**

05) Fabienne Ankaoua janvier 2009

06) Danielle Charmoille janvier 2009

07) Paolo Lollo janvier 2009

08) Charles Sarfati janvier 2009

#### **CCAF**

09) Delphine deRoux janv. 2007 sortant en jan. 2010

10) Lucia Ibáñez Márquez janv. 2008 sortant en jan. 2011

11) Danielle Allier janv. 2008 sortant en jan. 2011

12) Éric Didier janv. 2008 sortant en jan. 2011

13) Christian Oddoux janv. 2008 sortant en jan. 2011

14) G. Abecassis janv. 2009 sortant en jan. 2012

15) J.M. Darchy janv. 2009 sortant en jan. 2012

16) D. Delot janv. 2009 sortant en jan. 2012

17) J.P. Holtzer janv. 2009 sortant en jan. 2012

18) M. Le Normand janv. 2009 sortant en jan. 2012

19) D. le Vaguerèse janv. 2009 sortant en jan. 2012

#### **CCAF Liste complémentaire**

01) Serge Vallon janv. 2006 sortant en jan. 2009

02) Sean Wilder janv. 2006 sortant en jan. 2009

03) Jacques Nassif janv. 2006 sortant en jan. 2009

## **Dispositif sur la pratique**

Nous invitons toutes les personnes engagées dans le dispositif sur la pratique à se réunir:

**Samedi 20 juin après-midi de 14 à 17 heures au 34, avenue Reille, Paris 14e.**

Chacun(e) à son tour pourra prendre la parole pour évoquer le travail accompli jusque là au sein de son cartel en faisant si possible ressortir des questions

susceptibles de relancer le débat au sein de l'association..

A l'issue des échanges, les représentants du cartel d'adresse feront part d'une proposition pour l'étape conclusive de ce millésime du dispositif.

Claire Colombier, Pierre Eyguesier et Marie-Françoise Rigollet, du cartel d'adresse.

## Mot d'absence

**Agnès Beaulieu**

Après les hésitations qui ont fait dissoudre ( ?) finalement le cartel qui s'était réuni une fois chez Serge Hajblum,  
j'écris très brièvement quelques mots :  
je ne serai malheureusement pas à l' AG de juin.

Par contre, j'espère beaucoup que notre place au moment du retour des cartels sera conservée.  
A mon sens, il reste du travail.  
Les démissions enregistrées n'ont pas un sens très clair.

Pour ma part, je trouverai un point d'orgue en présence du cartel d'adresse tout à fait opportun.  
J'en fais, en tous cas, par cet écrit, la demande.

La mort de Serge prend place au sein de l'association grâce aux écrits très riches déjà parus dans le Courrier.

Aussi par ce qui se dit encore entre nous.

Cette mort prend aussi doucement place pour moi.

L'écartèlement du cartel qui s'en est défait s'élabore aussi peu à peu.

Il faut du temps.

Janvier sera, à mon sens, un autre temps de ce temps.

Le cartel d'adresse est-il de cet avis ?

Je le souhaite vivement.

A bientôt,

Agnès Beaulieu

## Compte-rendu de la rencontre du samedi 28 mars 2009 à Grenoble

Isabelle Durand

Introduction :

Si je repense à ce que Calliclès disait à Socrate dans *Gorgias* de Platon :

« Dis-moi, Socrate, n'as-tu pas honte, à ton âge, de faire la chasse aux mots, et si l'on fait un lapsus de langage, de considérer cela comme une aubaine ? »

Alors, disons que c'est une aubaine de se retrouver pour parler de psychanalyse. L'analyse n'a certes pas pour vocation de mettre les gens d'accord, mais il est aussi évident qu'elle ne se pratique pas dans l'isolement, mais dans la libre association, libre aussi de toute économie, même si reste posée la question de l'offre et de la demande. L'élaboration à plusieurs... C'est tenter de ne pas se perdre dans un langage commun et élitiste, une langue de bois, et cela nous oblige et nous confronte à préciser nos formulations, à les éclairer également, tout en tentant de nouvelles inspirations. C'est rencontrer des occasions d'ouverture et de relance et l'éventualité qu'apparaissent des idées nouvelles. Dans cette perspective, empruntons à Daniel Bonetti cette jolie formule :

« Comment sauvegarder la vitalité de l'inconscient ? »

Parler ensemble, ne serait-ce pas tenter de préciser en quoi et pourquoi il existe une clinique psychanalytique, qui se distingue des autres cliniques ; une clinique du discours dans laquelle même le blablabla le plus insignifiant ou anodin en apparence n'est pas juste un bruit de fond. L'analysant fait toujours plus l'expérience de son être de parole et cherche à lever les obstacles qui ont fait les impasses de la construction de son désir.

Nous pouvons partir de ce premier constat : la demande évolue, se formule souvent aujourd'hui sous forme d'une plainte diffuse, d'une souffrance, en attente d'une réponse ou encore d'un objet qui viendrait combler. Dans ce contexte de changement de l'énoncé de la demande, il est prometteur de tenter de chercher, au-delà des formes, quelques points d'ancrage et de repères qui pourraient nous permettre de continuer à dire qu'il s'agit bien d'analyse, et pas de psychothérapie, pas plus que de suggestion, de séduction ou de soutien.

Alors, pour le dire autrement, comment fait l'analyste pour soutenir sa fonction d'analyste, garder encore une pratique particulière et originale, ainsi que son éthique ?

Toute l'attention porte sur la tentative de laisser l'espace ouvert pour ne pas répondre instantanément à la demande, lui permettre de se déployer, dans une manière de se raconter, de se dire, dans une forme d'agencement de l'anecdotique. G.R.Garner parlait « de technique de survie, de bricolage inspiré, de détournement constant du sens établi et de la logique acquise, voire de geste surréaliste qui réinterprète le réel et oblige à recadrer l'expérience pour en dégager un autre sens. » C'est sans doute un peu tout cela l'analyse : de l'inconscient structuré comme un langage, notre matériel, au transfert comme fiction, un des outils, la tentative de laisser se dessiner une métaphore. Une pluie de questions ont déjà surgi dans le fil de nos rencontres communes, et à l'intérieur de nos associations respectives :

Sur la formation, la transmission, la réglementation...

De l'analyse en libéral, à celle pratiquée en institution, à l'analyse d'enfants, au lien social entre analystes dans les groupes et institutions, qu'est-ce qui fait de l'analyse une pratique singulière ? C'est dans cette lignée que nous nous proposons de revisiter ensemble nos expériences, au cœur de notre parole singulière.

Discussions

Où il est question de l'offre et de la demande et du lien social entre analystes.

La discussion débute autour du constat et de cette interrogation que nous ne créons certainement plus autant de demandes qu'autrefois, dans le contexte des demandes renseignées (par la toile, la multitude d'informations qui circulent sur l'aspect psychologique) qui agitent le social, où les offres de thérapies en tout genre se multiplient.

Notre offre tombe dans un marché commun.

La question est un peu : comment nous débrouillons-nous pour soutenir notre position, individuellement et dans nos associations ?

Le mode de constitution des associations est fondateur de leurs liens sociaux. Dans ce contexte, chacun revient sur l'importance de la rencontre



avec l'autre, de la confrontation à l'altérité, et de l'importance de l'inscription à l'Inter-associatif Européen de psychanalyse. Le GEPP fait partie de l'IAEP depuis 2000. Et les Cartels depuis quand?

Dans les suites de la dissolution de l'Ecole Freudienne, il y avait une sorte de répliation d'associations sur le mode du clonage, par le biais des salles d'attente des cabinets de certains analystes, et sur le mode du " Moi je fonde". Mais cette chapellisation n'est pas compatible avec le discours analytique, et certains ont voulu et tenté d'échapper à ces fonctionnements sur le modèle de l'entre soi, qui ressource une colle dont on ne se défait que difficilement. Ainsi Dans les associations, nous nous réunissons aussi sur le mode d'un symptôme...L'idée qui prévalait à l'IAEP était justement d'incarner une dimension autre par rapport aux associations, permettant en partie d'entendre chez l'autre la dimension du symptôme institutionnel. L'exemple récent de ce membre du cercle freudien, qui évoquait combien, dans son association, le signifiant cercle avait pu, selon elle, faire symptôme, a provoqué des remous, qui ont d'ailleurs fini par clore cette ouverture de l'inconscient. Ce qui fait groupe est imaginaire, l'imaginaire étant de structure, et témoigne ainsi de notre difficulté à sortir de nos propres cercles, de regarder ailleurs qu'à travers nos propres lucarnes. Bien qu'il existe évidemment des aspects féconds du collectif institutionnel.

Une dimension transférentielle autre est essentielle pour que la parole puisse continuer à circuler.

L'analyse est née d'un mouvement de société qui se proposait à la base de subvertir les normes, le désir étant le principal objet de cette subversion, dans un espoir énorme de désaliénation. Or, nous pourrions presque proposer, devant le changement des formes de la demande, que s'adresser à un analyste est en soi subversif.

Précarité de la parole

dans ses lieux de circulation dans les institutions  
dans ses lieux d'adresse pour les patients  
dans son statut : quelles conditions pour une parole pleine ?

Quelques exemples ou anecdotes viennent illustrer notre propos. Tout d'abord, cette petite histoire de Clermond-Ferrand.

Un jour où il recelait de temps, alors que des patients qui allaient sans doute bien n'étaient pas venus, un analyste s'arrête et regarde. Dans sa salle d'attente se trouve un homme qui pleure, et dit qu'il est venu pour se faire équilibrer son traitement. Et l'analyste en question de relever : « mais vous pleurez ? » L'homme exprime un : « je pleure parce que je ne peux pas m'en empêcher. »

Et l'homme d'expliquer, au décours de sa parole initiale, qu'il a été hospitalisé, qu'il a rencontré beaucoup de diplômés sur place, dans ce grand hôpital, et qu'on lui a changé ses traitements. Mais dès lors qu'il a tenté de rétorquer, de s'expliquer, on lui a dit qu'il n'était pas là pour parler, mais pour se soigner.

Donc, s'il y a des lieux où l'on enjoint de ne pas parler, cela modifie inévitablement la présence de l'analyste dans la cité.

Une autre histoire, parisienne, d'une collègue qui a fait l'aller-retour en train dans la journée, raconte comment dans le lieu où elle travaille, il est dorénavant question de la gratuité. La modification récente de la structure du lieu professionnel a entraîné la gratuité des soins. Des analysants qui ont connu les deux régimes n'ont plus le droit de payer, ce qui ne cesse de les interroger. Alors ils font des dons ou offrent un tableau, proposent un service.

Certains analysants font part, par ailleurs, en libéral, d'un sentiment d'insécurité par rapport à la crise économique et paniquent à l'idée de perdre leur lieu de parole. C'est bien plus la perte de la garantie de ce lieu qui les inquiète que l'aspect financier et la perte.

Une autre collègue fait part que son travail sur des fronts d'urgence sociale se situe bien plus du côté de la survie, puisque le statut de la parole est menacé, dans la manière dont les instances dirigeantes décident du temps octroyé à la parole, qui ne cesse d'être réduit. Par défaut, c'est donc la rue qui devient le dernier lieu d'accueil pour vivre mais certes pas pour la parole. Pour certains, il y a une urgence à pouvoir parler.

Nous abordons alors le statut de l'analyste en institution, lieu où il semble s'amorcer une éradication de la question du sujet. Le statut même de la parole change. La question devient presque par conséquent maintenir et soutenir les lieux où nous pouvons parler, tant il y a une évaporation du temps laissé pour travailler sur la parole.

Certains collègues témoignent d'une forme de fascisation des consciences dans les institutions où ils travaillent. Les personnes sont assignées à des identités professionnelles et à des fonctions diagnostiques, par ailleurs opposables et utilisables sur le plan médical ou juridique. Un collègue raconte que ce qu'il peut soutenir comme hypothèse peut être autorisé à condition pour lui de renoncer à faire quoique ce soit au nom de l'analyse.

D'autres font part qu'ils sont assignés à des places pour témoigner dans une mise en ordre du symptôme. Ils subissent les évaluations, les dossiers, et pourront être remerciés s'ils n'obtempèrent pas.

Ce à quoi nous confronte l'institution rappelle de plus en plus et régulièrement certains fonctionnements totalitaires. Une collègue travaillant

comme psychologue dans un centre de planification a même reçu un rappel à l'ordre assorti d'une liste d'interdictions quant aux entretiens avec les patientes, sur le mode : vous n'avez pas à les recevoir et les écouter, si elles sont en désarroi, elles vont aux urgences psychiatriques.

La question qui se pose est dès lors aussi « comment s'assurer de pouvoir continuer à travailler dans une sorte de confidentialité sans que la parole ne soit utilisée ? ».

Ces exemples illustrent une dénaturation du statut de la parole, et qu'il est de plus en plus difficile de maintenir un espace possible de parole où les personnes puissent s'exprimer en sécurité.

Un collègue explique qu'il n'est pas pessimiste quant à ce que recèle la parole mais bien plutôt sur l'organisation topologique de la parole dans la société.

De manière paradoxale, il existe dans ces institutions une forme d'injonction à parler mais hors de tout dispositif et sans aucune référence à une technicité ou à un savoir faire.

C'est de plus en plus fréquemment des infirmières qui assurent dans les CMP les entretiens d'accueil et d'orientation, de suivi, les médecins et les psychologues étant assignés à des rôles de prescripteurs de médicaments ou de tests psychologiques. Or il est bien évident que la question analytique est la question de la parole mais surtout celle de son écoute. Une parole écoutée mais pas entendue continuera à errer. Si la parole de ces personnes n'est pas prise en compte et reprise dans un dispositif approprié qui la ferait circuler entre les différents intervenants, cela ne permet pas de maintenir l'ouverture de l'inconscient et cela disqualifie le statut même de la parole. Il est fréquent d'ailleurs de constater que des infirmiers, des éducateurs, des auxiliaires de vie scolaire, des médecins généralistes consultent de plus en plus régulièrement des analystes tant au décours d'un moment de vacillement personnel, ils font le constat de leur incapacité à accueillir des personnes comme auparavant. C'est lorsqu'ils commencent à mesurer les effets de leur propre parole sur eux-mêmes et sur leurs patients qu'ils ouvrent la porte des analystes. Il s'agirait donc bien plus aujourd'hui de soutenir la fonction de la parole et des dispositifs associés qui peuvent lui permettre de continuer à circuler. Alors qu'autrefois, ce qu'on attendait d'un analyste c'était de poser une indication d'analyse et une cure type. Dans le sens du combat pour l'existence du parlêtre, notre résistance serait là. Chacun ayant à tenir en des lieux afin que persiste le paradoxe de l'extraterritorialité de l'analyse, afin qu'une autre écoute soit permise. Il ne s'agit également pas de communier dans un « c'était mieux avant » nostalgique où nous pourrions toujours être tentés de tomber. Ce qui nous fait idéaliser autrefois, c'est cette référence à un temps

magique où l'on s'épargnerait la perte. Pourtant l'écoulement du temps qui implique d'aller d'un signifiant à un autre signifiant, c'est déjà accepter une perte irrémédiable.

Il ne s'agirait pas non plus, au nom d'un purisme analytique, de refuser d'intervenir en institution ce qui est parfois le mode de défense passive de certains collègues. Rien ne sert d'offrir une analyse clé en main, où le bâtiment est déjà construit et scellé dans un ciment théorique et conceptuel. Nous sommes tous limités par nos apports théoriques alors que nous devrions tous nous débrouiller à partir de notre formation pour en éprouver les limites et être prêts à inventer quelque chose.

Une situation fréquente est également l'enfermement de certains analystes dans un mutisme qui se veut la pure pratique du silence, alors qu'il peut très bien empêcher le travail. Cela entraîne secondairement un discrédit sur la fonction même. L'exemple clinique d'une patiente en analyse pendant trois ans avec un psychologue qui ne pipait mot mais fut pris d'un immense fou rire lors de ce qui devint la dernière séance, tant son rire fit interprétation et fit fuir la patiente, traduit le risque d'une pratique qui se veut trop pure et verse dans la caricature. Ses seuls mots : « ce n'est pas à cause de vous... » eurent l'effet inverse que celui escompté. Et conduisit à une bien drôle de fin...

La place du discours analytique dans le champ social, et dans le champ de l'institution analytique. De très nombreux analystes s'érigent en commentateurs de la société ce qui interroge, tant la psychanalyse n'est pas le garant universel de la parole sans quoi elle deviendrait une religion. Il ne s'agit pas d'être sourd aux bruits du monde ni de se limiter à son cabinet mais bien plus de maintenir une ouverture sur une parole non-pervertie dans une fluidité de structure de dispositif.

Alors qu'il est très à la mode de communiquer, au plus haut sommet de l'état comme ailleurs, cela dénature le discours, tant la communication nie les altérités dans l'idée de faire ingérer des idées, sans plus s'attacher à l'individualité des discours dans le lien social.

La position de l'analyste est évidemment déterminée par le type de lien social de l'association dans laquelle chacun est inscrit. Dans certaines institutions, quand les liens sociaux et les dispositifs sont centrés sur les discours du maître, qu'est-ce qui reste opérant ? (« *Au Père en* »).

Il ne s'agit aucunement de faire appel au père pour reconstruire un symbolique qui serait défaillant mais plutôt de séparer l'objet de la pulsion pour retrouver la pertinence et la fonction du symbolique.

Nous ne pouvons pas juste soutenir notre pratique sans tenter d'articuler la question de l'offre et de la demande même s'il s'agit d'offrir ce qu'on n'a

pas. La porte de l'analyste ne peut être totalement étanche à l'extérieur. Comment soutient-on une offre sans pour autant verser dans la caricature de ces associations qui proposent des formations à la psychothérapie, cela ayant des incidences certaines sur la pratique. Les écoles qui proposent des formations à la psychothérapie ne prennent-elles pas d'évidence le risque d'être psychothérapeute ? Pas plus qu'il s'agit de nous placer dans l'idée de la belle âme qui résiste sans nous interroger sur la manière dont on jouit de cette situation. Nous devons également rester vigilants car penser en termes d'offre et de demande c'est coler à un terme d'économie de marché. Et conduit à une conception de la cure comme une marchandise, comme un objet.

Un détour historique nous permet de cerner combien l'expérience de l'institution psychanalytique n'a pas évité les pentes de la « foule organisée ». Il existait deux modes de constitution des associations qui pour simplifier pourrait se présenter ainsi :

- D'une part, il n'y avait pas de lien social un tant soit peu satisfaisant qui pouvait se passer des modalités générales de la démocratie,

- D'autre part, le sujet étant un effet de signifiant, il était difficile de soutenir que l'inconscient était démocratique. Cela amenait alors à se demander si le lien social pouvait se soutenir sans le désir d'un, ce qu'on a appelé parfois le « despote éclairé ».

Enfin, le despote au pouvoir restant rarement éclairé longtemps, la démocratie semble donc la moins pire des solutions, car prendre la parole n'équivaut pas à prendre le pouvoir.

Il y a certainement à lever la confusion sur tout cela, à l'éclaircir dans toute association.

Ainsi nous revenons encore une fois sur la nécessité de maintenir la question des dispositifs ouverte dans nos associations pour garder une liberté de parole.

Il est intéressant de constater qu'à l'occasion de ces rencontres certains membres des Cartels remarquent qu'ils se parlent entre eux d'une manière beaucoup plus fluide. Y a-t-il quelque chose du côté de changer de lieu, de ville, de partenaires de travail...aller à la rencontre de l'autre ? Il existe à l'évidence un effet d'altérité. Cette dimension autre n'est pas si facile à maintenir.

Est-ce finalement ce que nous pourrions nommer un dispositif, ce qui a permis la rencontre d'aujourd'hui. Notre présidente constate qu'à Paris nous étions très peu de Grenoble, un peu méfiant sur le mode de « qu'est-ce qu'ils nous veulent ? » A Grenoble cette fois-ci, les membres des Cartels sont moins nombreux, mais avec une présence active de Toulouse, Clermont-Ferrand, Orange, Montpellier, Avignon, Paris. Nous proposons donc un troisième temps de renversement avec une nouvelle rencontre qui augurerait éventuellement la préparation d'une journée ouverte à un public plus large que celui des membres de nos associations. Il pourrait s'agir d'une journée au printemps 2010, ou plus tard, sous forme de petites tables rondes suivies d'un travail en atelier. Chacun se propose de reparler de ces questions dans son association respective.

D'autre part, nous tentons chacun d'envisager quelques textes qui permettraient une ébauche d'argument et de commencer la discussion la prochaine fois autour de thèmes qui se dégageraient. Du côté des Cartels, le cartel des autres se propose de commencer à réfléchir à ces questions, de même du côté du GEPG, chacun mettant à discussion ces questions lors des réunions de bureaux et des assemblées générales prochaines.

Dans l'attente d'une suite.

## **GEPG, CCAF et le Cartel des autres**

**Jean Michel Darchy  
Lucia Ibanez Marquez  
Anne Jaeger**

Il est bien curieux qu'un cartel s'organise autour de la nomination « cartel des Autres ».

Diable, se dit l'une d'entre nous, quel culot, un tel oxymore, le cartel des Autres avec le **A** d'« Avventura » et le **s** des « serpents qui sifflent sur nos têtes » !

Quand la malice s'en mêle- s'emmêle, on va peut-être pouvoir travailler au galop d'un inconscient débridé !

Nous en parlâmes.

Et décidâmes.

Ajouter d'Autres à l'Autre est une opération que nous ne soutiendrons pas.

Mais mettre l'accent sur le pluriel « autres » c'est interroger la diversité des pratiques et des cultures, au sein desquelles travaillent les psychanalystes.

La conjonction des termes « cartel » (qui de fait convoque l'Autre) et « autres » spécifie donc la notion d'altérité selon un mode très particulier, cet Autre des autres, impliquant qu'il y aura de l'Autre chez d'autres que nous, sans qu'il s'agisse ni de l'étranger, ni pour autant du semblable.

Le but de ce cartel (quel trajet allons-nous suivre ?) est de rencontrer des collègues qui inscrivent leur pratique ailleurs, dans des contextes culturels et associatifs divers, et de repérer comme se soutient dans ces contextes, la question de l'Analyse.

Il s'agira donc d'interroger avec eux ce qui permet de repérer que la transmission de la psychanalyse opère dans le même champ, à travers les cures et ce qui s'y transmet -à raison du trou dans le savoir, mis en œuvre par l'analyste-comme support de cet objet « cause du désir », seule manière de passer de la spatialisation avec tous ses effets de prestance paranoïaque (effets de surface, effets d'école), à une temporalité constituante impliquant le sujet, assujéti au manque de l'objet.

Le lieu de l'Autre devenant de ce fait, lieu du Manque.

Lors de la journée GEPG/CCAF à Grenoble le 28/03/09, nous inaugurons la possibilité de ré-

aliser ce projet. Nous avons décidé de soutenir la proposition de travail de ces collègues; elle était déjà bien engagée.

Les participants à cette rencontre reviennent longuement sur la question de la valeur de la psychanalyse, sa place dans les institutions, sa fonction sociale. Est ce la même chose, n'y a pas quelque chose à « déconfusionner ».

Question posée aussi sous la forme « fermer la porte du cabinet aux bruits du monde ». Fermer la porte au social, pas aux signifiants !

Dans la pratique institutionnelle, la caricature de l'écoute-offre et de la demande-parole, a conduit à l'impossibilité d'une dynamique dont les effets thérapeutiques avaient parfois permis la mise en fonction du sujet.

De cette caricature les professionnels du psy ont leur part de responsabilité; de s'être soustraits au dialogue professionnel, ils ont mis et laissé se mettre en place une véritable perversion de cette approche.

L'absence de reconnaissance de la pratique psychanalytique comme nécessaire dans les institutions de soin, d'éducation etc. laisse certains de nos collègues dans un grand désarroi, mais ce n'est pas nouveau.

Ce qui est nouveau, c'est que les instances décisionnelles s'appuient sur ce constat partiel pour nier l'existence de ces praticiens et non seulement de ces pratiques.

Revenons au Cartel des autres. Sans pour autant « socialiser » la psychanalyse (hommage à Adorno !), recourir à une interrogation sur la diversité des pratiques de la psychanalyse, en lien avec les cultures l'usage des langues et leur histoire, les multiples expressions artistiques, constitue le cadre dans lequel nous souhaitons travailler.

Il est émouvant de relire aujourd'hui la fin du *Malaise*, écrit en 1929, et sa traduction de 1934.

« La question du sort de l'espèce humaine me semble se poser ainsi : le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'auto-destruction ? A ce point de vue, l'époque ac-

tuelle mérite peut-être une attention toute particulière. Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent bien, et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse. Et maintenant, il y a lieu d'attendre que l'autre des deux «puissances célestes», l'Eros éternel, tente un effort afin de s'affirmer dans la lutte qu'il mène contre son adversaire non moins immortel. » (trad. Odier)

Entendons l'Eros dans sa dimension métaphorique. En se souvenant que la pratique singulière du psychanalyste, soit l'analyse du discours inconscient, découle de la métaphore.

L.Ibanez a dit à Grenoble : « On crée du culturel, à partir de certains signifiants qui font lien entre nous ». Il s'agirait alors d'en repérer l'incidence dans les cures et dans le travail produit par une association.

Mais si ça fait lien social, ça fait aussi « discours », il s'agit alors chaque fois de passer, dans le dispositif du cartel, du discours du maître au discours de l'analyste pour que le savoir adienne comme vérité « non sue ».

Du point de vue du discours de l'analyste, de facto, comment considérer la différence culturelle, vaut-elle comme telle ?

Comme le point A Maître, on se réunit sur le mode d'un symptôme.

Il y a un aspect symptomatique du questionnement des analystes particulier à chaque institution. Nous avons à trouver un dispositif qui permette de sortir ou tout du moins de localiser la névrose institutionnelle.

Certains espaces inter-associatifs se prêtent à travailler ces questions, mais nous gagnerions déjà aux CCAF si nous nous donnions les moyens d'interroger entre nous et avec d'autres, ce que sont devenus nos signifiants au fil du temps.

Si les CCAF se disent et se veulent une association démocratique, cela a une histoire coûteuse (la scission de 92). Serge Vallon nous rappelle que les questions posées à ce moment là restent en suspend :

L'inconscient est-il démocratique ?

Le lien social peut-il se soutenir sans le désir d'Un.?

Lors de cette rencontre, une question est posée qui concerne plusieurs d'entre nous : au-delà des décisions individuelles de signer les pétitions qui circulent et de signifier son refus par rapport aux orientations prises par les pouvoirs publics à propos de la santé mentale et du travail dans les institutions de soin, les associations de psychanalystes (et les CCAF en particuliers) prennent-elles position ? Le signifient-elles publiquement ?

La rencontre de Grenoble a été particulièrement intéressante et animée. Cela tient sans aucun doute à l'accueil chaleureux et efficace de nos collègues, mais nous constatons une fois encore que prise de parole impromptue et liberté de ton, ont été plus aisées que dans nos échanges en interne.

GEPG et CCAF décident donc de poursuivre ces rencontres et cette forme de travail.

Le « Cartel des autres » a trouvé sa place dans cette dynamique de l'entre-deux, il lui reste à la tenir.

**Écrits...**

## Chers amis,

**Dominique Lallier-Moreau**

Chers amis,

Et la Normandie, me direz-vous ? J'y viens, mais tout d'abord laissez-moi vous conter une petite aventure de l'été dernier.

J'avais une fois n'est pas coutume délaissé mes chères Alpes au profit de leurs concurrentes pyrénéennes où un guide m'avait emmenée sur un sommet dont j'ai oublié le nom, dans le cirque de Gavarnie.

Nous avons, encordés, passé la brèche de Roland, et me revenait en mémoire l'émotion qui m'avait saisie, enfant, à l'écoute de sa légende.

Mon père, décédé à ma naissance s'appelait Roland, et je m'étais toujours promis de passer cette brèche, chargée de symbole. C'était donc chose faite, en cette matinée ensoleillée, où, en équilibre précaire sur une petite avancée rocheuse, je contemplais, éblouie, un paysage somptueux, un ciel limpide où dansaient des aigles et des choucas.

Enthousiasmés par la grandeur du spectacle qui s'offrait à nous, auquel il me semblait que nous participions, nous devisions, mon guide et moi, sur la vie et ses mystères. Il tentait de me démontrer qu'il n'avait pas eu besoin de la psychanalyse pour se sortir de passages difficiles de son existence, car il pratiquait régulièrement la

« méditation » jusqu'à ce point ultime où il rencontrait le « rien ».

En l'écoutant, je réalisais mon inconscience : je confiais ma vie à un parfait inconnu, qui pouvait à tout moment me précipiter dans son « vide »

Et ce qui me vint alors à l'esprit par association, c'est que « nous » en général et « nous » en particulier : les grands abandonnés de la petite enfance, avons une tendance inconsidérée à créer des liens « ombilicaux » (matérialisés ou pas par une corde !) dont l'enjeu est toujours vital quand ils viennent à se rompre.

Dégrisés, nous sommes redescendus lentement et muets, vers le bruit et la fureur de la ville.....

La Normandie, donc, et son printemps dont je ne me lasse pas, dont j'espère ne jamais me lasser.

Les violettes et les jacinthes sauvages ont fait place aux grandes marguerites.

Les champs de colza s'éteignent doucement.

Les agneaux moutonnent dans les champs (vraiment il y a des gens pour manger ça ?)

Dans ces lieux préservés, colorés et odorants, où la nature impose ses lois, il m'est parfois difficile d'imaginer ce monde menacé

Amitiés pastorales

## Comme le temps passe !

Guy Ciblac

Je viens de recevoir l'annuaire des pages jaunes pour 2009. Machinalement, je regarde les pages "psy" et j'ai l'impression qu'il y a une liste bien longue de psychologues et de psychothérapeutes. Ma curiosité éveillée, je décide d'y regarder de plus près.

Lorsque je me suis installé dans ce département en 1984, il n'y avait pas de rubrique "Psychanalystes" dans cet annuaire. J'en fus donc à l'initiative.

En 1986, il y avait deux psychanalystes, un psychologue et 10 psychiatres.

Aujourd'hui, il y a 13 psychanalystes, 30 psychologues et 29 psychothérapeutes. En effet, trois rubriques différenciées se succèdent sur les feuillets jaunes de cette publication. Vous noterez que je ne tiens pas compte des psychiatres qui restent eux enregistrés sous la rubrique "Médecins" au titre de médecins spécialistes. Ils sont 23. Un a une sous spécialité qui est la psychanalyse et un autre une sous spécialité qui est la psychothérapie, mais ni l'un, ni l'autre de ces deux là ne se trouvent dans les rubriques "Psychanalyse" ou "Psychothérapeutes".

Evidemment il y a des doublons.

Sur les 13 analystes, 4 s'inscrivent aussi comme psychothérapeutes. Ajoutons que 6 des 13 sont au-delà de l'âge légal de la retraite.

Sur les 30 psychologues, 6 s'inscrivent aussi comme psychothérapeutes.

Nous pourrions dire ainsi qu'il y a :

- 29 psychothérapeutes dont 4 sont analystes et 6 psychologues
- 24 simples psychologues
- 09 simples analystes

Bien sûr les choses doivent être plus complexes que cette petite note le repère. J'essaie de réfléchir à la lisibilité de ces annonces pour le tout un chacun et je ne trouve dans tout cela aucun signe qui me permettrait d'y trouver un peu de clarté.

Néanmoins il y a une augmentation impressionnante de ce monde psy pour une population d'environ 350 000 habitants dont la variation à la hausse n'est que de 3% entre 1982 et aujourd'hui.

Nous observons ainsi sur la même période une augmentation de :

**650 % des analystes (2 à 13)**

**230 % des psychiatres (10 à 23)**

**3000 % des psychologues (1 à 30)**

**2900 % des psychothérapeutes (0 à 29)**

Ajoutons à cela la multiplication des offres par le secteur public. Que d'eau, que d'eau disait l'autre. Et pour satisfaire cette offre gloutonne, quelle somme de "pathologies" consommables va-t-il falloir proposer aux identifications que les *modernités* laissent en panne ?

*Vanitas vanitatum, omnia vanitas.*

*Sic transit gloria mundi*



## 48 Variations sur le Thème De la "Morale Sexuelle"

**Nestor A Braunstein**  
**Traduction : Jacques Nassif**

*Le numéro 2 du Courrier proposait à votre lecture les 28 premières variations ; voici les suivantes.*

*Vous pourrez les retrouver dans un livre qui paraîtra en octobre aux éditions Erès accompagnées du texte de Freud "Morale sexuelle civilisée et nervosité moderne" ainsi que d'une "Coda" de Jacques Nassif.*

**29.** Pour tenir compte des enseignements de la clinique, il serait malséant de laisser le signifiant "homophobie" prendre consistance, car du point de vue médical, ce qu'on appelle une "phobie" est un symptôme, toujours vécu comme une "maladie" par un sujet éprouvant un malaise et recherchant une aide pour un "mal" dont la substance est une peur qui l'amène à fuir ce qu'il craint. Les "homophobes" sont donc bien mal nommés, puisque c'est de la haine qu'ils expriment au travers de leur racisexualisme, n'étant affectés d'aucun trouble, ne souffrant d'aucun mal et ne recherchant aucune aide. Ils font, en revanche, alliance avec des gens qui peuvent partager leurs préjugés et vont jusqu'à les mettre en acte par le biais de l'humiliation, de la cruauté, voire de l'extermination des objets de leur animosité. Aucune personne qui aurait la phobie des araignées ne se mettrait à les rechercher pour les détruire ; elle tente, au contraire, de s'éviter leur rencontre. "Racisexualisme" est le terme que nous proposons pour désigner les misogynes et ceux qui font tomber sous le coup de leur discrimination les nègres, les juifs, les homosexuels, etc., en raison de ce qu'ils sont ou de ce qu'ils préfèrent être eux-mêmes.

**30.** *Tempo primo.* Freud élucide la différence entre les destins de la sexualité masculine (ayant à son horizon la perversion comme quelque chose d'acceptable jusqu'à un certain point par la société), et de la sexualité féminine, qui est, elle, mise au pied du mur de l'alternative : ou la maternité ou la névrose. "Dans bien des familles, les garçons resteront sains, mais se comporteront immoralement, et dans une mesure que la société ne souhaitera pas avaliser, tandis que les filles se présenteront comme des êtres nobles, hyperraffinés, mais... seront affectées d'une grave maladie des nerfs." (*Ibid.*) L'issue serait pour elles de s'octroyer l'infidélité conjugale, mais si elles se soumettent à ce que réclame la décence exigée

par la civilisation, il ne leur reste pas d'autre moyen que de se réfugier dans la névrose. Ayant fait ce constat, le psychanalyste se permet de jeter dans la mare le pavé de sa plus fine ironie : "Le plus sûr moyen de protéger sa vertu sera la maladie."

**31.** Freud – nous l'avons évoqué dans ces termes dans une variation antérieure – a défini la situation clinique, telle qu'il la rencontrait chez les sujets qui parvenaient jusqu'à son divan, comme relevant de ce que nous appellerions aujourd'hui : "la névrose ordinaire", qui était bien celle de ses contemporains. La situation qui se donne à constater en l'an 2008, tant en termes statistiques qu'en termes normatifs, se présente comme différente. C'est ainsi que nous rencontrons différents auteurs auxquels il arrive de parler de "perversion ordinaire"<sup>3</sup> (J.-P. Lebrun, 2007) et de "psychose ordinaire"<sup>4</sup> (J.-A. Miller, 2003). Plusieurs analystes confirment que les psychonévroses qui formaient l'échantillon le plus ordinaire de ce dont étaient atteints les patients de Freud tendent à se raréfier, que les demandes de soin pour frigidité ou impuissance sexuelle, auparavant très courantes, se présentent aujourd'hui moins fréquemment. Le changement dans la phénoménologie clinique correspond aux formes qu'emprunte la civilisation pour permettre l'exercice de la pulsion sexuelle, se conformant en cela à cette "subversion sexuelle à l'échelle du social"<sup>5</sup> que Lacan mettait en relation avec les développements de la science et ses effets directs et indirects. Un changement est intervenu dans la normativité.

**32.** La sexualité, dont la phénoménologie n'a subi aucun changement, a cessé pour le sujet d'être une source de conflits, sans que la façon dont Freud a retracé les formes d'exercice de la fonction génitale ou les contraintes auxquelles sont encore soumises ces formes dans les différentes civilisations soit pour autant dépassée. Presque personne – et Freud moins qu'un autre –

<sup>3</sup> J.-P. Lebrun, *La perversion ordinaire*. Paris, Denoel, 2007.

<sup>4</sup> J.-A. Miller, *La psicosis ordinaria*, Buenos Aires, Paidós, 2003.

<sup>5</sup> J. Lacan [1970], "Radiophonie", dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 436.

n'a jamais prétendu que, moyennant l'assouvissement de l'amour ou l'épanouissement de la sexualité, le bonheur de l'individu ou de l'espèce pouvait être atteint. Aujourd'hui, comme il y a cent ans, il nous incombe d'analyser les formes qu'emprunte le soupçon, voire la réprobation qu'inspirent à la civilisation les manifestations de la sexualité, si bien qu'elles restent une cause de souffrances, sans doute différentes, mais non moins aiguës. La "nervosité moderne" des héros de notre temps n'a pas cessé d'être imputable à la sexualité... Mais son visage a changé. La consigne lancée par le discours du maître – à l'établissement duquel, sans le savoir, contribuaient les patients de Freud – faisait du refoulement une obligation à laquelle le sujet ne pouvait répondre qu'en empruntant le langage du symptôme, la "satisfaction sexuelle substitutive"<sup>6</sup>.

**33.** Quand débute l'enseignement de Lacan, vers les années 1950, le discours est soumis à une nouvelle conjoncture dont la décadence de la figure et de l'autorité du père est le signe le plus évident. Le discours du capitaliste, variante du discours du maître, qui éclôt dans les années consécutives à la Seconde Guerre Mondiale, préconisait la "tolérance", une "désublimation re-foulante"<sup>7</sup>. Quand le moi assume d'être la représentation du sujet et se présente comme l'agent actif du discours, ce sujet reçoit l'injonction de vivre en obéissant aux consignes proclamées par le libéralisme économique, politique et sexuel. L'accent n'est plus mis sur la production, mais sur la consommation, tant et si bien que le refoulement devient antiéconomique et inadapté. La sexualité se transforme en soupape et en instrument de nouvelles formes de cohésion sociale devenues plus rentables. Non seulement on peut consentir à ce qu'elle réclame, mais elle est même recommandée.

**34.** À notre époque, qui, de manière emblématique et arbitraire, se trouve centrée autour de l'an 2000, un nouveau discours se donne à entendre. Le sujet "autonome" et le "moi fort", emmuré qu'il se croyait derrière une panoplie de "mécanismes de défense", voit sa souveraineté remise en question. Le nouveau discours des marchés, surgi, comme le précédent, d'une nouvelle "révolution industrielle" (la cybernétique), ordonne de

"jouir" et déblaye le chemin menant à l'assouvissement des impulsions et sur lequel les occasions ne sont pas ratées, sous peine de voir la culpabilité de s'en être retenu prendre une couleur dépressive. Ce qui était dans un premier temps condamné (en 1900, à l'époque de Freud), et ensuite toléré (en 1950, à l'époque de Lacan et Marcuse) se vit à présent (en 2000) comme imposé : "jouis !" Le péché, qu'il s'agisse de la luxure ou du fait de s'en abstenir, reste de toute façon la catégorie immuable qui définit le sujet comme coupable. Quoi qu'on en dise et d'une façon pérenne, les tables de la Loi ne sauraient être brisées. La sexualité aura beau se mettre au diapason des recommandations qu'a dû formuler le pédagogue qui insiste pour inculquer, depuis l'enfance, une "éducation sexuelle", le sexe n'en deviendra pas pour autant "plus naturel". Une convention peut chasser l'autre, le pouvoir que s'adjuge la convention du convenable n'en restera pas moins indemne. Et la pulsion, pendant ce temps ? Elle ne se trompe pas, elle ne cesse d'insister.

**35.** Ce qui a transformé de fond en comble le paysage de la vie sexuelle, c'est un changement historique des plus importants : il s'agit de la dissociation entre la sexualité et la procréation, là où la pensée traditionnelle faisait de ce lien un amalgame indissoluble. Il est devenu clair pour tout le monde que l'acte génital et la procréation n'ont rien à voir ensemble... Et pas même chez les animaux, ceux-ci étant en dehors du langage et ne pouvant faire de lien entre le coït et la mise bas. Et chez les humains, on en est venu en ce moment à ce qu'il ne soit même plus nécessaire d'être deux (deux corps vivants) pour que la reproduction ait lieu.

**36.** "La nervosité moderne" qui, aux temps où Freud en faisait le commentaire, avait pour manifestation emblématique la "neurasthénie", qui est aujourd'hui reléguée dans les archives de l'histoire de la médecine, rencontre des équivalents dans ce qu'on appelle les "nouvelles pathologies", qui sont à imputer à des manifestations du caractère, sont le mode d'expression de personnalités narcissiques<sup>8</sup>, exposent à rencontrer des états-limites (*borderline*), des dysfonctionnements alimentaires, de la dépression, des toxicomanies, des conduites et relations a-dictives, etc.<sup>9</sup> Le rapport entre ces expressions pathologi-

<sup>6</sup> S. Freud [1911], "Sur la psychanalyse", (texte publié en anglais pour le *Australasian medical congress* et lu à Sidney en 1913. Référence en français ?). La sexualité qui se satisfait moyennant la maladie est un des poncifs de la théorie freudienne.

<sup>7</sup> H. Marcuse [1953], *Eros et civilisation*, Ed. de Minuit, Paris, Chap. III : "La conquête de la conscience malheureuse", et H. Marcuse [1964], *L'homme unidimensionnel*, Ed. de Minuit, Paris, chap. X, "La transformation de la réalité en Eros".

<sup>8</sup> La pathologie du caractère et du narcissisme sont des manifestations cliniques qui font leur apparition dans la période entre les deux guerres mondiales : elle attestent la présence subjective du discours du Capitaliste avec les propositions alternatives qu'il offre pour se substituer à l'unique lien social jusqu'alors dominant qu'était le discours du Maître.

<sup>9</sup> Une clinique ayant pour axe le concept du refus du lien social, c'est-à-dire, qui s'exprime dans l'idée d'une a-diction, est corrélatrice de l'apparition du nouveau "discours des Mar-

ques<sup>10</sup> et la sexualité, entendue au sens du concept qu'en produit la psychanalyse, et non à celui de l'objet du comportementalisme cognitiviste, continue de se présenter comme une tâche essentielle pour le clinicien. Le sujet de la clinique freudienne "disait" qu'il était en révolte contre les suffocants impératifs du maître, donnant pour cela à interpréter le symptôme qui en découlait. Celui de la clinique des temps où Lacan était au poste se présentait comme la victime des mirages de l'imaginaire et du "moi autonome", maître de lui-même, livré à ses forces et se rendant capable de sortir du marécage de la névrose avec toute l'énergie dont faisait preuve le baron de Münchhausen<sup>11</sup>. Celui de la clinique contemporaine, pour des raisons profondes qu'il incombe aux psychanalystes de rechercher, a opté pour l'a-diction.

**37.** Les formes d'exercice de la psychanalyse (la "pratique" ou la "technique"), et même les mécanismes de formation des psychanalystes avec leur organisation institutionnelle, etc., devaient et doivent encore correspondre à ces métamorphoses successives de la clinique ; étant bien entendu que l'émergence des nouveaux discours n'entraîne pas pour autant la disparition des précédents, qui auraient cessé d'exister ou de se manifester sous la forme d'un conflit chez ceux qui se rendent chez le psychanalyste afin d'en obtenir des réponses. Il demeure que celui-ci ne fait rien d'autre que confirmer que, malgré ces mutations historiques, son champ d'action est celui des "fonction et champ de la parole et du langage". Si le psychanalyste ne fait donc que demander qu'on lui parle, il en est certains pour penser que celui-ci est devenu une invention anachronique. Passée de mode.

**38.** Le savoir scientifique sur la sexualité a levé de nombreuses énigmes, mais ce progrès n'a fait que démontrer à quel point les acquis dans le champ épistémique et le fait que sautent certaines *limitations* qui faisaient obstacle au savoir donnent certes lieu à des innovations technologiques, mais ne font rien d'autre que souligner les *limites* que la pulsion sexuelle rencontre dans sa satisfaction, limites qui furent entrevues et explicitées par Freud. Le plaisir aura beau, avec des

---

chés" qui coexiste avec ce qui surnage des deux discours auparavant en vigueur : celui du Maître et celui du Capitaliste.

<sup>10</sup> Il vaut la peine de préciser que "pathologiques" connote ici qu'il y a un *pathos*, c'est-à-dire que ce qui est exprimé ainsi, c'est une souffrance et qu'il ne s'agit donc pas seulement de "nosologie", au sens de maladies qui seraient qualifiées comme telles par la médecine.

<sup>11</sup> N. du T. : L'auteur me signale qu'avec l'expression : *jalando de sus propios cabellos*, c'est bien à ce personnage qui parvint à se sauver de la noyade en se tirant par les cheveux, qu'il fait allusion.

produits achetés dans un *sex-shop*, être redevenu ce qu'était le sein pour un bébé ou être accessible comme une marchandise qu'Internet met au bout des doigts, on n'en butera pas moins sur les indicateurs de ces limites que signalent les aphorismes lacaniens qu' "il n'y a pas de rapport sexuel" et que "La femme n'existe pas". Grâce à eux, une marge est encore laissée au désir.

**39.** *Prestissimo*. La science contemporaine a trouvé des réponses qui manquaient à l'époque de Freud : sur les cycles et les mécanismes de la reproduction, sur le fonctionnement gamétogénique et endocrinien des glandes génitales, sur les mécanismes moléculaires de la différenciation sexuelle, sur les modes suivant lesquels les hémisphères cérébraux participent aux expériences de plaisir ou de déplaisir, et d'une façon différente chez les hommes et chez les femmes, sur les moyens de prévenir et de soigner les maladies vénériennes, etc. Il est certain que ce savoir est encore embryonnaire, si on le compare à celui qu'il nous sera donné d'observer dans l'avenir. Les limitations se verront dépassées ; la limite est déjà donnée, parce qu'il n'y a pas – entre les êtres qui se parlent – de rapport sexuel et parce que la différence entre les sexes, l'opposition dans l'inconscient, entre les champs "homme" et "femme" de la sexuation, persistera. Cette opposition n'est pas historique ; elle est structurale et constitutive du sujet. Aucun "progrès" sorti des laboratoires et aucun changement dans *la morale sexuelle* – qui pourra tantôt nous réjouir tantôt nous inquiéter – ne parviendra à la dissoudre.

**40.** *Piu presto que possibile*. La connaissance scientifique a permis des applications technologiques qui modifient les conditions dans lesquelles la sexualité génitale peut s'exercer. Tout indique que la science a pris possession de la sexualité sous ses diverses formes et qu'elle continuera de le faire d'une façon à chaque fois plus décisive. Ce processus s'est mis en marche et s'occupe autant de la production industrielle de capotes que de la manipulation de la fertilité et de la stérilité au moyen de pilules du jour d'avant ou du jour d'après, autant de la suppression volontaire des règles, que de la reproduction artificielle et assistée, autant de la promotion de médicaments qui corrigent l'impuissance érectile que de moyens chirurgicaux qui réaménagent la transsexualité, etc. Il est même prévisible que seront découvertes des substances susceptibles d'induire des orgasmes qui n'auront rien à envier à ceux provoqués "spontanément". Les fondations prétendument "naturelles" de la sexualité se sont écroulées et seront mises en cendres quand elles seront remplacées par les appareils chimiques et technologiques qui auront la prétention d'être les succédanés de l'impossible rapport

sexuel. C'est dans cette direction que "s'avance" la civilisation et elle ne s'arrêtera plus... Mais encore moins le malaise.

**41.** Grâce à la science, ce ne sont pas seulement les formes d'exercice de la sexualité qui se sont transformées, ce qui a aussi bougé du côté de la civilisation, c'est la réaction de l'Autre à l'égard de cette émancipation. On parle à ce propos de "libéralisation". Ces vicissitudes juridiques et institutionnelles ne sont pas cependant les annonciatrices de nouvelles conditions structurales ; ce ne sont que des conséquences phénoménologiques ou comportementales des changements advenus que d'aucuns s'empressent de considérer comme étonnants et "révolutionnaires". Le droit ne crée aucun nouvel état de la réalité, mais il n'intervient que pour sanctionner et légitimer ce qui existe déjà en fait, lorsqu'il affecte les corps humains. Les institutions doivent presser leur pas pour éviter de perdre contact avec l'arbitre final qu'est devenue, en notre temps, la raison scientifique, quantitative et objectivante ; une raison à laquelle il est irrationnel de s'opposer, car c'est elle qui marque l'heure, entraînant que sonne le crépuscule pour les raisons inspirées par la religion, la philosophie ou les doctrines, alors même qu'elle ne néglige pas elle-même de mettre à l'heure sa montre en consultant le cours des bourses en Orient ou en Occident. L'idéologie dominante (scientifique) est celle de la suppression du sujet. La construction de la sexualité "civilisée" doit se plier aux résultats de la Recherche en biologie ; sur ce terrain, la psychanalyse continuera de signaler que la distance est incommensurable. Il est impossible d'institutionnaliser le désordre, la dysharmonie pulsionnelle, lorsqu'elle s'oppose aux mélodies civilisées. Dans le village global, on prétend faire disparaître Thanatos par décret, alors même que sa présence se manifeste avec davantage de bruit. Il n'est pas anecdotique de le voir réapparaître sous la forme du terrorisme, du fondamentalisme, des techniques de mutilation corporelle, du culte de la catastrophe, du massacre psychologique de masse, des assassinats en série, du passage à l'acte, de la décadence de la parole parlée ou écrite, ainsi que du fait de s'adonner à la consommation de drogues qui rompent l'alliance du sujet avec le sexe. La précocité et la fréquence avec lesquelles se font les rencontres sexuelles, qu'elles soient génitales ou concernent les autres zones érogènes, n'ont rien à voir avec le fameux "rapport sexuel" qui, selon Lacan, n'existe pas. Précocité et accoutumance n'entraînent pas nécessairement qu'on ait gagné au change ou que cela comporte une atténuation des aspects traumatiques de la sexualité. L'érotisme se répand en masse et la sexualité, banalisée, s'enseigne dans les écoles comme une

matière parmi d'autres. L'accès au plaisir, quand la fonction génitale a perdu son sens et n'est plus qu'une forme de sociabilité qui prend corps à la fin de l'enfance ou au début de l'adolescence, peut entraîner une dévaluation de cette même sexualité qui se recommande tant. Adorno<sup>12</sup> le signalait déjà, en tenant compte du changement qui était survenu depuis l'article de Freud et le roman de Proust, parlant en cette circonstance des femmes, mais d'une façon qui reste tout aussi valide pour les hommes : "La sexualité qui semble être encore le moteur de toute cette comédie a pris la place des idées fausses qu'entretenait jadis le renoncement. Depuis que l'organisation de la vie ne laisse plus le temps au plaisir conscient de lui-même et l'a remplacé par des fonctions physiologiques, le sexe libéré de ses inhibitions s'est lui-même déssexualisé. Ce qu'elles veulent en réalité, ce n'est même plus l'ivresse, mais une simple compensation considérée comme superflue et qu'elles s'épargneraient volontiers."

**42.** Parmi les "nouvelles réalités", il en est une en particulier qui n'a plus rien d'anecdotique : celle de la place qu'occupe la femme dans la civilisation et qui représente la transformation la plus notable apportée par le vingtième siècle dans la vie de l'Occident, un changement qui est encore loin d'avoir abouti à sa conclusion. Les secteurs où s'exerce la domination ont dû faire place à ce fait historique, dont ils ont dû reconnaître qu'il était irréversible, en admettant, bon gré mal gré, sa réalité sur le plan juridique : avec les lois sur le divorce, la fin d'une différenciation entre enfants "légitimes" et "naturels", la reconnaissance de couples unis par un consentement différent du pacte ayant cours pour le mariage bisexuel, les changements dans la nomination patrilinéaire et l'abolition des privilèges accordés au paternel, la privatisation de tout ce qui concerne la vie sexuelle, la discussion ouverte de tous les aspects relatifs à la vie intime des individus et des couples. Freud n'aurait plus aujourd'hui à justifier sa décision de parler franchement de la sexualité d'une adolescente, comme il dut le faire en présentant le "cas Dora", même si subsiste le mystère de la Madone du second rêve. Un point de non retour est atteint : la politique n'adoptera plus le masque de la domination normative de l'un des sexes sur l'autre.

**43.** À l'évidente privatisation (et "médicalisation") de la vie érotique s'ajoute une politisation explicite de la morale sexuelle. Ce qu'un sujet peut ou non faire de son corps (et à quel âge) est devenu une affaire qui regarde le politique. Ceux

<sup>12</sup> TH. W. Adorno [1951], *Minima moralia*, (réflexions sur la vie mutilée), aphorisme 107, petite bibliothèque Payot, Paris 1980, p. 225-26.

qui autrefois étaient marqués du sceau de la “perversion” et qui devaient se protéger du jugement que leur infligeaient les “normaux”, prennent aujourd’hui position pour revendiquer leurs droits. Là où Proust devait parler de ses propres inclinations comme étant des “vices” ou des “aberrations”, on comprend aujourd’hui que l’homosexualité puisse se dévoiler avec “orgueil”. Dans le champ universitaire, ce sont les autres, les défenseurs d’une “normalité” archaïque qui doivent dissimuler leur refus et leurs préjugés. Tout le sexuel est devenu une affaire politique et le chemin frayé par Wilhelm Reich<sup>13</sup>, celui de la “sexpol”, qui lui valut l’exclusion des internationales, qu’il s’agisse du communisme ou de la psychanalyse, est la base de la nouvelle orthodoxie à laquelle il ne viendrait à l’idée de presque personne d’opposer quelque objection.

44. Comme nous l’avons exposé dans des travaux antérieurs<sup>14</sup>, auxquels nous avons fait allusion dans certaines de ces Variations, le sujet contemporain se meut sur l’aire d’un conflit existant entre trois discours qui l’ont successivement dominé : le discours du Maître (Freud, à partir de 1900), le discours du Capitaliste (Lacan, à partir de 1950) et, pour finir, le discours des Marchés (à partir de l’an 2000). Les dates proposées sont assurément des approximations. Les procès subjectifs et sociaux qui sont les effets de ces trois dominances avaient commencé à refléter l’opération de tels discours depuis bien avant. Les trois époques, caractérisées qu’elles sont par l’émergence d’un discours spécifique, deviennent patentes pour peu que l’on considère les formes cliniques qu’y adopte le malaise dans la civilisation. On ne peut les penser qu’à partir de changements qui se sont déjà produits dans la société. Le psychanalyste arrive après, nécessairement après que soient intervenus le progrès dans le savoir, les transformations économiques qui en sont la conséquence, les innovations technologiques avec les changements qu’elles provoquent dans la vie des sujets. La périodisation que nous soutenons suit la ligne théorique inaugurée par Lacan avec sa thèse des quatre discours<sup>15</sup> (en 1969) et la reconnaissance ambiguë formulée ici

ou là d’un cinquième discours, celui du capitaliste<sup>16</sup>.

45. Marcuse<sup>17</sup>, dès 1956, a parlé du vieillissement de la psychanalyse et a soutenu que, lorsque Freud a commencé ses réflexions centrées sur l’importance déterminante de la figure paternelle, celles-ci avaient déjà pris un coup de vieux. En 1919, en Allemagne, comme le retrace à juste titre Claus D. Rath<sup>18</sup>, on parlait déjà de la société sans pères (*vaterlos Gesellschaft*). Lacan, en 1938<sup>19</sup> déjà, avait dû mettre en lumière les effets dans la clinique du déclin de la figure paternelle. Il est possible que Lacan lui-même, quand il énonçait ce qu’il avait à dire sur le discours du capitaliste (*op. cit.*, 1971-72), le faisait en ayant le sentiment qu’il était déjà trop tard<sup>20</sup>. Le clinicien se trouve toujours en décalage par rapport aux changements historiques : nous vivons toujours dans l’anachronisme et la vie court au devant de nous à toute allure. Raison pour laquelle il est peu probable que nous soyons en mesure de reconnaître les nouvelles modalités qui se profilent à l’horizon de la clinique. Ces changements dans les discours de la dominance, de même que leur coexistence dans la réalité temporelle, se manifestent sur tous les terrains, mais il nous importe de souligner à présent l’influence de chacun de ces trois discours sur les manifestations de la sexualité et sur les formes “modernes” de la nervosité. Les qualifier de “postmodernes” ne change en rien leur nature.

46. Coda : récapitulons : la sexualité de notre temps, comme ce fut toujours le cas, est configurée par le langage. C’est donc un fait de civilisation. Parmi les facteurs de changements qu’il y a lieu de relever comme ayant marqué ces cent ans, il y a les suivants : a) la science et ses applications technologiques, b) la médecine et ses progrès en pharmacologie, c) la diffusion de la psychanalyse elle-même, comme théorie et comme pratique, d) le féminisme et ses combats pour l’égalité juridique, e) la mobilisation de groupes sociaux en faveur de la reconnaissance des minorités raciales et sexuelles, f) la lutte contre le racisme, g) les changements ayant

<sup>13</sup> I. Ollendorf Reich, *La vie d’un hétérodoxe*, Mexico, Gedisa, 1988, p. 47. La *Sexpol-Verlag* fut fondée à Berlin en 1931.

<sup>14</sup> N. A. Braunstein : *Depuis Freud, après Lacan*, Paris, Érès, 2007.

<sup>15</sup> J. Lacan [1969-1970], *Le Séminaire. Livre XVII. L’ensers de la psychanalyse*. Seuil, Paris, 1991. La première fois que Lacan fit usage du syntagme “discours du capitaliste” se situe dans ce séminaire, le 11 mars 1970 (*op.cit.*, p. 126), sans en donner encore une écriture qui le spécifie. Il en reparla en juin de la même année dans *Radiophonie (Autres écrits, p. 424)*

<sup>16</sup> J. Lacan, Conférence donnée à l’Université de Milan le 12 mai 1972. Dans *Lacan en Italie (1953-1978)*, Roma, La Salamandra, pp. 32-55. Il en existe une version électronique en français : [www.pas-tout-Lacan](http://www.pas-tout-Lacan).

<sup>17</sup> H. Marcuse, [1956], “Le vieillissement de la psychanalyse”, dans *Éthique de la révolution*, (référence en français ?)

<sup>18</sup> C.-D. Rath, “La société sans père. De Paul Federn à Alexandre Mitscherlich”, *Essaim (5)*, Ramonville, Érès, pp. 139-152, 2000.

<sup>19</sup> J. Lacan [1938], “Les complexes familiaux dans la formation de l’individu”. *Autres écrits*, Paris, Seuil 2001, pp. 56-59.

<sup>20</sup> N. du T. : Traduction de l’expression, bien significative en ce contexte, de : “*a toro pasado*”

affecté l'organisation économique du monde, parmi lesquels ne devrait pas être omise la globalisation financière, h) la philosophie de la déconstruction qui fait reconnaître à quel point la sexualité "civilisée" est un avatar des faits historiques... ; et cette liste n'est pas exhaustive. De toute façon, l'événement majeur, le grand tournant du vingtième siècle a été la dissociation, manifeste et proclamée, entre la sexualité et la procréation, dont Freud aura été le premier annonciateur.

47. L'abolition des interdits et des tabous qui, jusqu'à des temps récents, ont dévasté l'imaginaire social, mérite d'être traitée dans une avant-dernière variation. De la même façon que l'on est passé du refoulement, à l'injonction à jouir, on est passé en Occident de la censure quasi mahométane de la sexualité, telle qu'elle se concentrait sur les représentations, celles-ci étant retransmises par les yeux ou les oreilles, par les images ou le langage, à une exhibition qui prenait, au début, seulement l'allure d'une provocation et qui s'est transformée en la présence constante d'une vulgarité pornographique sans frontières. La sexualité est parvenue à saturer l'espace virtuel. Pas de malentendu : personne n'irait jusqu'à souhaiter qu'une censure soit réinstaurée, mais il est légitime de tenter une réflexion autour de ce qui se sera perdu avec l'abolition de cet écran pudibond qui s'interposait entre l'organe de la vision et le sexe (que Courbet ne me fasse pas les gros yeux !), ce qui permettait aux chevaliers du fantasme d'enfourcher leur monture pour repartir au galop. Le nu a presque toujours quelque chose de peu ragoûtant. Ce qui ne se montre pas est plus suggestif à l'imagination. Personne ne pourrait, en ces temps d'exhibitionnisme effréné, remettre à l'honneur le voile dessiné par le peintre Parrasio qui amena son collègue Zeuxis (mais aussi l'amateur contemporain) à s'interroger sur ce qui se cachait derrière celui-ci, soit : sur l'objet de la

pulsion scopique<sup>21</sup>. Quand la fonction du *trompe-l'œil*<sup>22</sup> passe à la trappe, tout se transforme en *leurre*<sup>23</sup>. L'imagerie sexuelle, qui inonde tout en notre temps, n'est pas réelle ; elle est virtuelle. Celui qui se voit arnaqué dans l'affaire, c'est le désir, qui se meut entre la promesse de la satisfaction, toujours renouvelée, et des demandes qui se renouvèlent aussi sans cesse. Le sujet, gavé d'images et de messages s'adressant à sa sexualité, réagit par une véritable *anorexie* par rapport aux images qui, après le déluge, ont cessé de signifier quoi que ce soit et de convoquer le désir. Disons que l'un des rejets de la sexualité moderne est l'*anorexie sexuelle* de sujets qui se trouvent davantage empifrés que satisfaits. Autrement dit, il semble bien que l'aphanisis (la disparition du désir sexuel) n'inspire plus la terreur, mais provoque plutôt un obscur désir d'échapper au "mariage avec le zizi"<sup>24</sup> que mettent en pratique les toxicomanes. Soit : des rudes drogues du supplément, pour se rendre aux étoiles<sup>25</sup>.

48. Point d'orgue : *Mesto*. Une manifestation notable de ce même changement dans les formes d'exercice de la sexualité, entraînant une oblitération du désir de voir ce qui se cache derrière le voile, c'est le succès qu'obtiennent, sur le marché des techniques du corps, les psychothérapies qui offrent, elles, une satisfaction de la demande, là où la psychanalyse aspire à l'exploration du désir inconscient. L'écran de la télévision a remplacé l'écran du rêve.

<sup>21</sup> J. Lacan, [1963-64], *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

<sup>22</sup> N. du T. : en français dans le texte.

<sup>23</sup> N. du T. : En français dans le texte.

<sup>24</sup> J. Lacan [1975], "Séance de clôture de la Journée des Cartels de l'École Freudienne de Paris", *Lettres de l'École Freudienne de Paris* (18), 1976.

<sup>25</sup> N. du T. : Le : "Por los fármacos a las estrellas" de l'original renvoie à la maxime : "Per aspera ad astra", qui tend à faire endurer le "dur aujourd'hui" en promettant les étoiles. Ici, les "fármacos" ne désignent pas seulement les produits de la pharmacopée, mais bien plutôt le "supplément" derridien qui en est la généralisation.

## Sous le divan, l'œuvre

Pierre Eyguesier

*« Une méthode cathartique digne de ce nom devrait, non pas se mesurer à l'aune d'une adaptation réussie et de succès économique, mais aider les hommes à prendre conscience du malheur, du malheur général et de leur malheur propre, qui en est inséparable. »*

*Theodor W. Adorno, Minima Moralia*

*« Mais on ne saurait pas davantage imaginer Nietzsche dans un bureau où une secrétaire répondrait au téléphone dans l'antichambre, assis jusqu'à cinq heures à sa table, qu'on ne pourrait l'imaginer jouant au golf après une journée de travail. Seule l'astucieuse imbrication de bonheur et de travail laisse quelque porte ouverte à l'expérience, en dépit des pressions de la société. »*

*Id., ibid.*

On peut rêver d'un exposé sur le travail qui ne soit pas laborieux – c'est l'idée qui m'est venue en me lançant dans cet écrit, ou, plus exactement, en faisant une sieste préalable à l'entrée en écriture... Dormir, rêver, faire la sieste, donc entrer dans une sorte d'oisiveté, d'otium, voire de paresse, est-ce entrer dans un monde qui n'a rien à voir avec le travail ? Ou bien, au contraire, est-ce entrer dans un monde où le travail prend un tout autre sens, un tout autre portée que celle qu'il a prise dans les esprits depuis... attendez voir... depuis le xive siècle selon mes dernières lectures, mais surtout depuis le xvie, le xviiie, et bien sûr, surtout plus encore depuis le xixe... Stop ! Cela devient savant, laborieux.

Revenons donc à la position allongée.

Que ce soit en faisant la sieste, en dormant, en rêvassant et en rêvant, que soit atteinte une forme de travail très opposée, très différente de celle que nous connaissons tous depuis que le travail s'est taillé la part du lion dans les sociétés occidentales, est une idée qui a déjà traversé deux grands esprits (nous verrons plus tard en quoi et pourquoi) – sous l'égide desquels cette intervention se situe. Je l'ai intitulée : « Sous le divan, l'œuvre ». Or, le divan, c'est Freud, n'est-ce pas ? Et les lecteurs de Condition de l'homme moderne savent que c'est à Hannah

Arendt que l'on doit une accentuation de l'œuvre dans le sens de ce qui se distingue, de ce qui s'oppose au travail. Le travail est ce qui permet de prolonger le cycle de la vie, il est lui-même un processus vital, exprimant le « métabolisme de l'homme avec la nature » – sa seule vocation est de permettre la survie de l'espèce, à la différence de l'œuvre qui met dans-le-monde des objets durables. Le travail, c'est ce qui inflige une souffrance, de la peine (ponein en grec, labor en anglais, laborare en latin, travailler en français, qui comme chacun le sait vient du latin tripalium, nom donné à une sorte d'instrument de torture), alors que l'œuvre, qu'elle soit réalisée avec les mains ou à l'aide d'un instrument, est ergazestai (en grec), fabricare (en latin), work (en anglais), ouvrier (en français – un mot qui n'existe plus que dans l'adjectif « ouvré »). À travers la critique qu'elle fait de Marx, et de sa réduction de la condition humaine au travail (non seulement, rappelle-t-elle, Marx pense que c'est le travail qui crée l'homme, mais il réduit l'action de travailler à la satisfaction des besoins, si bien qu'il rêve d'une société communiste où l'homme sera libéré par la machine des tâches serviles et dès lors disponible pour s'adonner à des passe-temps), on entend toute sa défense de l'homo faber, de l'artisan, de celui qui met au monde de ses mains un objet durable, un objet dont il aura pensé le modèle, ou aussi bien un objet de pensée (un poème, une chanson, une théorie) qu'il aura fixé de ses mains en l'écrivant, le rendant ainsi tangible et non consommable aussitôt que produit :

« Considérés comme parties du monde, les produits de l'œuvre – et non ceux du travail – garantissent la permanence, la durabilité, sans lesquelles il n'y aurait pas de monde possible. C'est à l'intérieur de ce monde des choses durables que nous trouvons les biens de consommation par lesquels la vie s'assure des moyens de subsistance. Nécessaires au corps et produites par son travail, mais dépourvues de stabilité propre, ces choses faites pour une consommation incessante apparaissent et disparaissent dans un milieu d'objets qui ne sont pas consommés, mais utilisés et habités et auxquels, en les habitant, nous nous habituons. Comme tels, ils donnent naissance à la familiarité du

monde, à ses coutumes, à ses rapports usuels entre l'homme et les choses aussi bien qu'entre l'homme et les hommes. Les objets d'usage sont au monde humain ce que les biens de consommation sont à la vie<sup>1</sup>. »

Bien sûr, c'est en dernier ressort l'action qui trouve grâce aux yeux de H. Arendt, l'action politique, celle de l'homme qui risque sa vie pour glaner un peu de gloire dans la Cité, dans l'espace public, mais il me semble que, dans son esprit, l'œuvre participe dans une certaine mesure (celle où elle fait l'objet d'une représentation préalable) de l'action. Les ouvriers de la cité antique sont des travailleurs libres (les demiourgoi). À l'instar des esclaves, ils ne sont pas sans propriété. Les ouvriers des temps modernes (des paysans expropriés à la suite de la Réforme) n'ont plus que leur travail pour vivre. Il est clair que, pour H. Arendt, cette condition est infra-humaine, animale pour tout dire. L'homme réduit à son travail n'est pas un homme. Est un homme, celui qui s'est affranchi des nécessités de travailler pour assurer son existence (en faisant pour cela violence à une catégorie d'hommes qu'il va réduire en esclavage), et qui s'engage, prend des risques dans le débat public, dans la politique. Mais il est clair que l'artiste, parce qu'il s'adonne à une créativité qui n'a pas pour but sa survie mais de mettre-au-monde des objets, est celui qui échappe le plus à cette fatalité du travail dans le monde moderne.

Nous voici donc en compagnie de Freud et de Hannah Arendt, pour une brève excursion « sous » le divan, et pour tenter d'avancer quelques hypothèses sur ce que le divan fabrique : des travailleurs ou des « ouvriers » (nous appellerons ouvriers ceux qui « sont à l'œuvre », ceux qui « ouvrent ») – voire des hommes d'action ne se contentant pas d'une « activité de façade » (Adorno).

### **1. Sous le divan...**

Prenons les choses au raz des pâquerettes, en battant le rappel de quelques lieux communs dans l'espoir qu'ils nous conduisent, petit à petit, vers quelques pistes nouvelles. Un premier lieu commun : une cure psychanalytique, dit-on en citant Freud (sans éprouver le besoin de donner la référence exacte, tant cette idée paraît avoir acquis un degré suffisant de notoriété), cela sert à retrouver la capacité d'aimer et la capacité de travailler (*arbeiten und lieben*). Qu'est-ce à dire en ce qui nous concerne ? Que des patients, des analysants pourraient s'adresser à des psychanalystes pour des raisons qui tiendraient à leur « carrière », ou, plus vraisemblablement, à des difficultés professionnelles de tous ordres : fatigue chronique, stress,

conflits avec un ou plusieurs collègues, avec la hiérarchie, à un licenciement, au chômage... Dit autrement : que savons-nous (nous, les psychanalystes), des plaintes qui nous sont adressées et qui concernent le travail, la « souffrance au travail » (Christophe Dejours), la difficulté à trouver sa place dans un monde où le travail, comme je le disais dans mon préambule, s'est taillé la part du lion, dans un monde où, disait Jacques Lacan, il est devenu impossible d'échapper au travail ?<sup>2</sup> Oui, que savons-nous de ce qui serait de l'ordre d'une plainte justifiant que Freud dise, de la cure psychanalytique, qu'elle remet sur ce plan les choses un peu en ordre ? Nous ne savons pas grand-chose des plaintes relatives au travail adressées à des psychanalystes. Occasionnellement nous pouvons apprendre, comme ç'a été le cas ces derniers temps, que certains professionnels frappés par des revers de fortune se ruent chez les psys pour y trouver une aide, un soulagement, un remède à l'angoisse massive qui les a saisis lorsque la dégringolade des bourses les a rejetés dans une vie ordinaire. Mais dans le secret des cabinets de psychanalyse, dans le feu des séances préliminaires, que se passe-t-il concernant le travail aujourd'hui ? Existe-t-il des demandes d'analyse qui se formulent par un « J'ai mal à mon travail » (selon le titre d'un film de Jean-Michel Carré) ? Difficile à dire, à attester. Cela arrive, bien sûr : il arrive qu'on aille voir un psychanalyste parce qu'un conflit entre collègues s'est envenimé à l'extrême, parce qu'on s'estime persécuté par un supérieur hiérarchique, etc., mais ces demandes manifestes ne forment que la partie visible, saillante, d'un malaise beaucoup plus vaste, plus ancien et plus profond...

Un malaise qu'il va falloir nommer, quoi qu'il en coûte.

En vérité, rares sont ceux qui se sentent bien dans leur travail<sup>3</sup>. Et même si (en inversant le point de vue jusque-là adopté) les personnes qui veulent rencontrer un psychanalyste mettent en avant d'autres malaises, il devient rapidement clair qu'aucune d'entre elles ne se sent bien dans son travail. Faute d'être « bien » elle-même, ou bien – et là, les choses se compliquent –, faute que le travail lui-même soit « bien ». De la direction que nous allons prendre ici dépend la réponse à la question initiale : la psychanalyse produit-elle des travailleurs ou des ouvriers ? Car, de deux choses l'une, soit la cure permet à celui qui à « mal à son travail » de retrouver du poil de la bête (de retrouver ses capacités à travailler dans un cadre inchangé, étant donné que c'est lui qui n'allait pas bien), soit elle le conduit à réformer sa position vis-à-vis du travail (et son symptôme apparaît dès lors



comme le signe que quelque chose n'allait pas bien non plus de ce côté-là, que ce n'étaient pas seulement ses capacités d'aimer qui étaient pour ainsi dire endommagées, mais que quelque chose ne tournait pas rond depuis longtemps du côté du travail).

Voilà le carrefour, voilà l'embranchement entre deux voies que la cure psychanalytique peut emprunter : celle d'une adaptation du sujet à son travail, et, bien sûr, d'une adaptation au travail dans les formes qu'il a prises aujourd'hui, soit la voie d'une remise en cause radicale par le sujet de sa manière de travailler, et, au-delà, des manières de travailler auxquelles il a été convié par ses études, par sa position sociale, et, bien sûr, par le travail tel qu'il se présente aujourd'hui<sup>4</sup>

La première voie, celle de l'adaptation du sujet à son travail, a, c'est triste à dire, été massivement empruntée par la psychanalyse. Sans entrer ici dans les détails d'une histoire assez complexe, il faut savoir que tout au long du xx<sup>e</sup> siècle (à partir des années 1920 en particulier), des analystes se sont enrôlés dans les grandes œuvres du capitalisme (de ses entreprises et de ses officines de gestion et d'administration). Prenant la suite de la science du « moteur humain » en vogue au xix<sup>e</sup> siècle (la physiologie et la psychologie du corps au travail), de la psychotechnique pratiquée dans les temples du taylorisme puis du fordisme, la psychanalyse est devenue une des inspiratrices du management, par exemple, comme le montre Eva Illouz dans *Les sentiments du capitalisme*, en mettant les techniques de l'écoute psychanalytique (on n'ose pas dire la « règle fondamentale ») au service du management des ressources humaines<sup>5</sup>. Au-delà même de la mise à disposition de techniques d'écoute des employés et des ouvriers, c'est à une psychologisation généralisée des relations de travail que la psychanalyse a donné cours : mise en perspective de la souffrance au travail dans des récits dits de « self help » (les souffrances familiales ou personnelles rendent compte et permettent de purger des souffrances professionnelles), œdipianisation des relations hiérarchiques, introduction de la silhouette du travailleur « compétent sur le plan émotionnel », à savoir capable de lisser ses émotions dans le cadre professionnel, de les objectiver froidement, en même temps qu'il s'accorde le droit de faire état de ses sentiments personnels, de les soutenir en tant que tels, passant de la sorte au registre de l'hypersubjectivité.

Donc, historiquement, les analystes se sont engagés dans cette voie consistant à réadapter un sujet à des conditions de travail prises telles qu'elles se présentent, c'est-à-dire restant non critiquées. Pas de critique de

l'idéologie du moteur humain, du taylorisme, du fordisme (le taylorisme plus l'accession aux avantages salariaux et aux objets de consommation) de la part des analystes (dans leur ensemble), ou alors en incluant tout cela sous la rubrique générale du malaise dans la civilisation.

Critique d'Adorno à Freud : Freud constate que les hommes souffrent des conditions de travail modernes (civilisées), mais il affirme simultanément qu'« ils n'aiment pas travailler », sans relever que cette réticence à travailler pourrait bien être un refus de travailler dans ces conditions – et il les encourage à surmonter ce refus, cette réticence, en leur proposant les parcours aériens de la sublimation... On ne trouve pas chez Freud de remarques critiques concernant les conditions faites par les entreprises modernes aux ouvriers, aux employés, alors qu'un auteur de son temps (Kracauer publie *Les Employés*<sup>11</sup> la même année ou paraît *Malaise dans la civilisation*) montre bien comment les employés acquièrent une autre personnalité, une personnalité commerciale (ils sont recrutés sur la base de leur « amabilité », un directeur va même jusqu'à dire à Kracauer qu'il prend pour critère le fait d'avoir un « teint moralement rose »), une sorte de fausse conscience<sup>6</sup> dont ils ne se départissent qu'après le travail, lorsque, se retrouvant entre eux, ils retrouvent leur idiome, leur langue propre, celle des classes populaires que leur nouvelle identité ne leur a pas encore fait entièrement refouler<sup>7</sup>

Il se pourrait que cette fausse conscience, cette identité d'emprunt, soit une forme historiquement aggravée de l'amour-propre, et que les modalités de travail issues de la modernité (du passage des sociétés préindustrielles au monde de la production totale) aient eu des conséquences sur les hommes et les femmes d'une amplitude et d'une gravité telles que bien des symptômes dont ils ou elles se plaignent (la fatigue chronique en particulier) y trouvent leur cause principale<sup>8</sup>.

Là où Freud parle de Malaise dans la civilisation, Kracauer va jusqu'à employer le mot de « ravages » (« Les ravages de la civilisation »)<sup>9</sup> À preuve, la neurasthénie. Elle est la réponse à l'idéologie du moteur humain, une rébellion contre l'application au corps humain des principes de la thermodynamique (celui de la conservation de l'énergie et celui de l'entropie), exactement comme ce jeune homme qui, éprouvant toutes les difficultés du monde face à un devoir de mathématiques, échappe à la contrainte en se branlant – un jeune qui, bien sûr, s'entend dire par son père à longueur de repas familiaux : Est-ce que tu as fait ton travail ? S'il fait une analyse, ce fils pourra un jour lui répondre : Non, je

n'ai pas fait mon travail, mais j'ai réalisé une œuvre (je pense ici évidemment à la définition de l'œuvre d'H. Arendt : on travaille avec son corps, on fait œuvre avec ses mains...).

## 2. L'Œuvre

Quittant le divan et son indifférence à l'égard du travail à l'ère de la productivité totale, nous pouvons à présent rejoindre H. Arendt sur son sofa. Chaque jour, dit-elle dans ses *Considérations morales*, je m'accorde une sieste. Au-delà de l'anecdote, l'idée que la sieste, que le sommeil est ce qui permet de basculer dans un régime de penser qui n'est plus celui de la contrainte. Un lacanien en forme dirait que la sieste est la charnière entre le discours du maître et le discours de l'analyste... En fait, les pensées de la sieste sont, dit H. Arendt, les seules sur lesquelles un homme peut compter pour ne pas se laisser entraîner dans le régime de la pensée totalitaire. Une drôle de réflexion qui nous transporte, qui nous transfère sur une autre rive du travail : celle de l'œuvre, que l'on doit à présent pouvoir aborder sans nostalgie excessive pour les formes de travail telles qu'elles ont pu exister avant l'ère de la production totale.

Disons-le carrément : le travail dans ce contexte apparaît d'abord comme un effet du langage – et non comme une action visant à produire un objet ou un bien « fongible » (consommable). Non pas seulement parce que Freud parle du travail du rêve (il compare même le travail du rêve à l'action d'un entrepreneur), mais parce qu'il se pourrait bien qu'avant d'être devenu le « rêve » du capitaliste (qui est d'ajouter du capital au capital, de la plus-value à la plus-value, du profit au profit), le travail ait été de part en part tissé dans le langage. Un exemple. Quand un enfant vous répond « Je cravaille » alors que vous l'invitez à passer à table (ou à se mettre enfin à ses devoirs), le ton de sa réplique, la manducation de la première syllabe (le tra de travail devient un cra voluptueux) et le fait qu'il ne soit pas si pressé de vous rejoindre, montrent bien ce qu'il en est de l'œuvre selon H. Arendt<sup>10</sup>. On pourrait ici aussi, bien sûr, convoquer Marx, particulièrement dans un passage, repris par Lacan dans son séminaire *D'un Autre à l'autre*, où il évoque la mine réjouie du capitaliste lorsqu'il propose à un ouvrier de troquer sa varlope contre un emploi stable. La varlope, ce n'est pas seulement un instrument différenciant du tout au tout de la grosse machine d'usine, dont le travailleur n'est plus qu'un appendice, un rouage, la varlope, c'est le cra du cravaille de l'enfant au cravail, c'est le sifflement de l'ouvrier se rendant à son atelier (Péguy parle ainsi de ce qu'était encore l'ouvrage, l'œuvre au tout début du xxe siècle), la varlope,

c'est l'indice du fait que l'action négative de l'homme sur la nature (Hegel) n'a pas encore été totalement médiatisée par la machine industrielle, la varlope, enfin, c'est l'objet cause du désir (de travailler) que le capitaliste propose à l'ouvrier d'abandonner au profit... du plus de jouir (du salaire, de l'objet de consommation selon le modèle fordiste du travail).

On touche (presque) au but.

Si l'analyse est bien un des derniers lieux où des sujets (même si ce n'est pas leur demande explicite) peuvent échapper au « trimage » promis à tous par « le discours du maître dans son développement capitaliste » (Lacan), si donc elle récuse la voie adaptative, elle ne peut que faire subir au travail un retour à l'enfance : l'enfant au travail, tel Freinet jeune construisant un vrai mur avec son père (et s'en souvenant toute sa vie), et l'enfance du travail, quand le rythme, les chants, étaient les moyens naturellement trouvés pour que le travail ne soit pas entièrement au service de l'objet fongible, mais aussi à celui de l'homme sensible.

Réflexions pour poursuivre

Plusieurs idées me sont venues depuis que ces lignes ont été écrites.

La première est qu'en parlant du cravail, et en retrouvant la différence faite par l'enfant selon Adorno entre « le phénomène et la fongibilité » (entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, entre l'utilité de l'objet et son utilisation), j'ai touché l'idée que le travail lui-même était un effet de langage, et que le plus-de-jouir inventé par Lacan résidait tout autant dans le signifiant cra que dans le savoir-faire impliqué par l'utilisation de la varlope. Ceci m'a fait penser au passage le plus émouvant de *L'établi*, de Robert Linhardt, celui où il est question de cet ouvrier spécialisé de la chaîne des usines Citroën à Choisy qui a mis au point une sorte d'établi pour réaliser des gestes de soudure complexes. Belle description de l'habileté de cet ouvrier grâce à cet instrument qu'il a conçu lui-même (l'animal laborans reste dans une certaine mesure un homo faber). Or, pour des raisons purement managériales (cet établi de fabrication artisanale fait tâche dans un environnement hyper-rationalisé), la maîtrise (suivie par la direction) lui impose un établi standard, usiné selon les normes. Totale maladresse, embarras pathétique de cet ouvrier (Demarcy) contraint d'utiliser un instrument qui n'est plus à sa mesure. L'histoire est emblématique de la dépossession : le savoir-faire de l'ouvrier est sacrifié à la pure rationalité de la chaîne fordiste.

Exemple (un peu décalé) de ce que Lacan ne cesse de dire dans les séminaires autour de 68 : que le maître s'est servi du savoir-faire à l'esclave pour produire un savoir scientifique.

C'est ce savoir scientifique, ces « vérités » scientifiques qui sont en passe de supplanter la religion. Le savoir est une marchandise. Il est un instrument de pouvoir au service du maître. De ce point de vue, Mai-68 apparaît à Lacan comme une « grève de la vérité ». Ce sont des conneries qui s'affichent aux murs, des lacanneries... Grève de la vérité, grève du savoir qui sert à exploiter. Le moment historique de Mai-68, pour Lacan, c'est celui d'un passage du pouvoir du maître au pouvoir du savoir. Voir la page dans laquelle il évoque le pouvoir romain. On ne pouvait se permettre de démissionner (ceux qui le faisaient étaient abattus) :

« Il est évident, et tout le XIX<sup>e</sup> siècle l'éclaire, que si les choses se déroulent par cette fonction de la démission, c'est que le pouvoir est dans d'autres mains, je parle du pouvoir positif. L'intérêt, le seul, de la Révolution russe, est d'avoir restitué les fonctions du pouvoir. Seulement, on voit que ce n'est pas commode à tenir, justement dans les temps où c'est le capitalisme qui règne.

Le capitalisme règne parce qu'il est étroitement conjoint avec la montée de la fonction de la science. Seulement, même ce pouvoir, ce pouvoir camouflé, ce pouvoir secret... » (D'un Autre à l'autre, p. 240).<sup>11</sup>

1. *Condition de l'homme moderne*, Pocket, coll. « Agora », p. 139-140

2. Par exemple, dans *Le séminaire livre XVII, L'envers de la psychanalyse* : « Le travail n'a jamais été autant à l'honneur depuis que l'humanité existe. Il est même exclu qu'on ne travaille pas. C'est un succès, ça, quand même, de ce que j'appelle le discours du maître », Paris, Seuil, 1991, p. 195. Autre passage du même séminaire, plus « frappant » : « Chez nous, ce n'est pas dans les universités qu'on trouve les philosophes. On peut mettre cela à notre avantage. Mais en Allemagne, c'est à l'Université. Et on est capable, à un certain niveau de statut universitaire, de penser que les pauvres petits, les chers mignons, ceux qui, en ce moment, ne font qu'entrer dans l'ère industrielle, dans la grande ère du trimage, de l'exploitation à mort, on va les prendre à la révélation de cette vérité, que ce sont eux qui font l'histoire, et que le maître n'est que le surt-out, c'est lié au fait que nous partir la musique au départ, p. 200.

3 En écrivant cela, je pensais à des remarques glaçantes d'Adorno au sujet du travail. En substance, Adorno pense que même ceux qui bénéficient d'une place stable se sentent en sursis, menacés de se retrouver au chômage, ce qui n'est pas spécialement pour nous surprendre (cela correspond à un sentiment assez fréquent et, surtout, c'est lié au fait que nous sommes tous devenus des « employés », même pas des *homo faber* au sens de H. Arendt) consacrant leur vie à des jobs alimentaires, pas vraiment de ceux qui laissent des traces durables (par exemple : « Pour tout individu avec toutes ses fonctions, la mort tient prêt un remplaçant qui attend derrière lui et qui a toujours vu en lui un détenteur gênant de son poste, un candidat à la mort », *Ibid.*, p. 216). Mais Adorno ajoute ceci : « Nous avons tous un ticket pour Auschwitz » (référence à retrouver). Même remarque chez Kracauer (citant un employé) : « Autrefois tout le monde croyait avoir

un travail pour toute la vie, aujourd'hui, on a peur d'être mis à la porte » Ils savent maintenant ce que peuvent ressentir les ouvriers », *op. cit.*, p. 65.

4 Je suis en plein doute sur cette question, présentée ici de façon très radicale. Il est en effet parfaitement défendable, d'un autre point de vue (en particulier celui des travailleurs sociaux impliqués dans la réinsertion), que dans bien des cas n'importe quel travail vaut mieux que le désert social auquel les chômeurs se trouvent condamnés dans ce monde-là.

5 Un livre qui n'a pas suscité le moindre intérêt (à ma connaissance) du côté des psychanalystes. En gros, l'étude porte sur la réification de la personnalité (du moi) dans les entreprises et dans le réseau Internet (« La thèse que je défendrai dans cet ouvrage est que la formation du capitalisme s'est accompagnée d'une culture des sentiments très professionnalisée... » (p. 17)) ; « Pour être plus précise, je dirai que les diverses tendances de la psychologie clinique – freudienne, psychologie du moi, psychologie humaniste, école de la relation d'objet – ont formulé ce que je propose d'appeler un nouveau style émotionnel – le style thérapeutique – qui a dominé le paysage américain au XX<sup>e</sup> siècle » (p. 20). Un appui est pris sur des documents montrant la façon dont la « technique psychanalytique » est mise à contribution par le management. Par exemple : « Voici comment Mayo [un psychanalyste jungien] présente sa technique d'entretien avec les ouvriers mécontents de l'usine Western Electric Company : « [...] 1. Accordez toute votre attention à la personne interrogée. 2. Écoutez, ne parlez pas. 3. Ne discutez jamais, ne donnez jamais de conseil. 4. Écoutez : a. Ce qu'elle veut dire. b. Ce qu'elle ne veut pas dire. c. Ce qu'elle ne peut dire sans être aidée. » (p. 32-33). Plus loin : « Elton Mayo révolutionna les théories du management parce que, en même temps qu'il remodelait le langage moral du moi dans la terminologie de la psychologie, il remplaça le discours traditionnel des ingénieurs, jusque-là dominant, par le nouveau vocabulaire des « relations humaines » ; En suggérant que les résistances rencontrées sur le lieu de travail ne relevaient pas de la concurrence pour des ressources rares mais étaient le produit d'émotions complexes, de facteurs individuels et de conflits psychologiques non résolus, Mayo établit une continuité discursive entre la famille et le lieu de travail et introduisit l'imaginaire psychanalytique au cœur même du langage de l'efficacité économique » (p. 35). Et surtout : « La précondition de la « communication » est paradoxalement la suspension de l'investissement émotionnel dans une relation sociale. Communiquer, c'est se dégager de la position que l'on occupe dans une relation concrète et particulière pour adopter la position d'un locuteur abstrait affirmant son autonomie. [...] Le modèle de la communication pousse ainsi les relations personnelles dans des directions opposées : il soumet les relations interpersonnelles à des procédures de discours qui visent à neutraliser la dynamique de sentiments comme la culpabilité, la colère, le ressentiment, la honte ou la frustration, etc. ; en même temps, il accentue le subjectivisme et la sentimentalité, en nous conduisant à attribuer à nos émotions une valeur qui leur serait conférée par le seul fait d'être exprimées. » (p. 75-76).

6 Un livre qui donne un aperçu saisissant de la façon dont des « circonstances misérables » rendent les hommes misérables (« La lumière [du tribunal du travail] révèle ici non de misérables être humains, mais les circonstances qui en font des êtres misérables. [...] Il faut se défaire de l'idée chimérique que ce sont les grands événements qui déterminent les hommes pour l'essentiel. Ce sont au contraire les catastrophes minuscules dont se compose la vie quotidienne qui les influencent plus profondément et plus durablement, et leur destin est suspendu sans nul doute à la série de ces événements miniatures » (p. 73-74).

7 Dans sa postface, Benjamin écrit : « Aussi longtemps [...] que la doctrine marxiste de la superstructure ne sera pas complétée par celle, qui fait cruellement défaut, de la forma-

tion de la fausse conscience, on ne pourra guère expliquer autrement que par le refoulement comment les contradictions d'une situation économique engendrent une conscience qui ne lui est pas adéquate » (p. 142).

. « J'ai passé une soirée avec quelques employés d'un certain âge, qui travaillent dans la journée comme petits employés de commerce. L'un d'eux est comptable, un autre caissier : des hommes posés, dont il n'y aurait sûrement rien à dire, sorti du bureau et de la petite vie de famille. Ce soir-là, nous allâmes à un bal de veuves dans le quartier de l'Elsässer Strasse, tout à fait le milieu à la Heinrich Zille, avec un orchestre à flonflons, des travailleurs temporaires, des veuves faciles et des prostituées. La bière coulait à flot, et les gens se métamorphosèrent sous mes yeux. ? Ce n'étaient plus des employés de bureau frustrés, mais de véritables forces élémentaires échappées de leur cage et s'amusant de façon totalement débridée. Ils se mirent à raconter des histoires crues, sortaient des blagues, parcouraient la pièce en tous sens, plangeaient dans leurs chopes et remettaient ça » (p. 85).

.8 Kracauer : « Il y a, parmi les employés d'un âge avancé, une quantité de personnages fantastiques tirés des contes d'Hoffmann. Ils sont restés à panne quelque part, remplissant depuis jour après jour des fonctions banales dont n'émane aucune inquiétante étrangeté. On les dirait pourtant enveloppés d'un voile d'horreur, celui que diffusent des forces inemployées qui n'ont su trouver d'expression au sein de l'ordre établi » (p. 86).

.9 *Ibid.*, p. 120. C'est assez saisissant de lire simultanément le livre de Kracauer et celui de Freud. Deux mondes très éloignés l'un de l'autre, celui de Freud qui se contente de considérations générales sur le travail, pour ne pas dire de banalités, et qui semble accréditer l'idée que le travail (et non pas l'œuvre, la rubrique reste comme chez Marx indifférenciée – pas d'écart entre travail et œuvre) soit pourvu d'une « grande valeur du point de vue de l'économie de la libido » (Malaise dans le civilisation, p. 25, note), de l'autre celui de Kracauer, dont le livre entier sur *Les employés* est une dissec-

tion ironique et amère de la forme prise par le travail dans les grands organismes (assurances, banques, grands magasins) à Berlin en 1929, et qui recueille *in fine* l'avis fatidique d'un dirigeant de syndicat « libre » d'employés : « Puisque le travail ne procure plus aujourd'hui aucun plaisir, il faut proposer aux gens des apports extérieurs » (*Les employés*, Édition de la maison des sciences de l'homme, Paris/Éditions Avinus, 2004, p. 131).

10 En parcourant *Minima Moralia* (je relis les passages que j'ai soulignés), je tombe sur le passage suivant, qui avait échappé à mon attention et qui dit à peu près, me semble-t-il, ce que je tente de formuler de façon non dialectique à propos du *cravail* de l'enfant : « [...] la perception spontanée [des enfants] saisit encore la contradiction entre le phénomène et la fongibilité que ne voient plus les adultes résignés, et ils tentent de lui échapper. Le jeu est leur parade. L'enfant, incorruptible, remarque ce qu'a de particulier la forme de l'équivalence : « La valeur d'usage devient la forme sous laquelle se manifeste son contraire, la valeur » (Marx, *Le Capital*, I). Dans ses activités gratuites il use d'une feinte et se porte du côté de la valeur d'usage, contre la valeur d'échange. C'est justement en dépouillant de leur utilité médiatisée les choses qu'il manipule, que l'enfant tente de sauver dans son rapport avec elles ce qui les rend bénéfiques pour les hommes et ne les livre pas seulement aux rapports d'échange qui déforment pareillement les hommes et les choses. Le petit camion roule mais ne va nulle part, et les petits tonneaux dont il est chargé sont vides ; [...] L'irréalité des jeux révèle que la réalité n'est pas encore réelle. Ce sont des exercices inconscients en vue de la vie juste », *ibid.*, p. 212-213.

---

**Scènes de travail...**

## Quelques scènes de travail des CCAF A Paris

Claire Colombier

Des Buttes-Chaumont à la Montagne Ste-Geneviève en passant par la Butte Montmartre et le parc Montsouris.

### Scène 1:

Le sous-titre fait délibérément référence à la journée de rencontre déjà lointaine entre quelques-un(e)s des CCAF et quelques-un(e)s du GEPG. Groupe d'études psychanalytiques de Grenoble. C'est sur ce "de Grenoble" questionné que s'était décidé un tour de table où chacun a dit à sa façon, avec émotion, humour, inventivité, "d'où il était".

Je garde un très bon souvenir de cette rencontre pour cela mais aussi parce que nous sommes arrivés au seuil du "débat". Nous avons parlé et il apparaissait que nous n'étions pas d'accord et qu'il y avait là matière à travail. Je ne sais pas ce qui s'en est suivi lors de la journée de mars, dont mes obligations musicales m'ont tenu éloignée, mais il y avait là un grand courant d'air frais. Il me reste de cette rencontre l'envie de travailler avec des collègues grenoblois sur notre pratique avec ces personnes qui ne viennent pas explicitement pour "faire une analyse", sur la manière dont nous pouvons penser un travail de durée relativement courte (six mois, un an, deux ans), sur ce qui permet de dire que quelqu'un a fait une "cure analytique"...

### Scène 2:

"Réveiller l'analyste en nous", telle fut l'invitation de Serge Vallon, au début de l'AG de janvier. Si nous ne pouvons récuser cette invitation, qui est de fait notre "pain quotidien", il n'a pas suffi de l'énoncer pour la rendre effective au moins dans le temps de l'AG. Ironie non du sort, mais des écueils de la parole: celui qui nous avait quittés peu de jours avant et qui n'avait de cesse justement de questionner l'analyste en nous, au point de soutenir qu'on ne peut se dérober à cette place à laquelle certains nous mettent, pas même si l'on est malade (pas même si l'on est mort??), Serge Hajlblum, donc, n'a pas été nommé, sauf indirectement par Jacques Nassif nous demandant de l'excuser pour une erreur dans son "Thrène pour Serge Hajlblum". Sur quoi avons-nous fait silence alors?

Il n'a pas non plus été question, sauf entre quelques-uns en dehors de l'assemblée, de la parution à Petite Capitale d'un texte de fiction de Jacques Teste, *Quando sali de Cuba*, récit

émouvant d'une quête, très soigneusement et délicatement édité et illustré.

Le décès de Serge a également ouvert une question dont nous aurons j'espère l'occasion de parler. Le cartel de pratique dont il faisait partie a estimé qu'il ne pouvait pas continuer à travailler. L'absence - même s'il s'agit d'une absence définitive - d'un des participants à un cartel est-elle un empêchement au travail? Ou s'agissait-il d'autres empêchements? (un terme déjà très présent lors du retour du cartel d'adresse en juin dernier).

Je n'ai plus de souvenirs précis de nos discussions de la journée, mais il me reste l'impression que ce qui bloquait, ce qui me faisait l'effet d'une chape de plomb, était une volonté de "faire fonctionner". Je pense en écrivant au sous-titre de l'émission "Les pieds sur terre" de France-Culture : "Personne ne sait ce qui se passe, parce que personne ne veut qu'il se passe quelque chose". Pour notre AG, c'était "il ne se passe rien parce qu'on veut qu'il se passe quelque chose".

Pourquoi est-il difficile de se remettre au travail après ce séminaire sur la passe? Est-ce que nous ne nous trompons pas sur ce qui a marqué les esprits dans ce séminaire? Ne portons-nous pas au bénéfice du dispositif, ce qui tient à la parole. Il est certes spécieux de séparer les deux, mais il importe de rappeler que si le cadre est nécessaire à la parole, il ne garantit pas qu'elle va advenir, et parfois, bien des échanges dans les cartels de pratique le montrent, il faut parfois (en apparence?) mettre à mal ce cadre pour que la parole surgisse.

Le dispositif prévu pour le séminaire sur la passe aurait très bien pu ne rien donner, tout reposait sur la fragilité de la parole de ceux que le sort désignerait.

Il me paraît d'ailleurs intéressant que Pierre Eyguesier ait proposé pour rendre publiables les quelques textes issus de ce séminaire, d'en passer à nouveau par le recueil d'une parole, et je regrette pour ma part que nous n'ayons pas décidé d'y mettre le prix (même si nous n'avions après tout pas de garantie du résultat).

### Scène 3

ou "le flu-mu est mort, vive le gogli-mogli":

Ceux qui lisent le Courrier auront compris en lisant le début de ce titre que je vais évoquer les rencontres entre membres franciliens des Car-

tels. Le 7 mars 2009 de 18h à 20h nous étions six (Yvette Bonnefoy, Estelle Denecé, Pierre Eyguesier, Costas Ladas, Dominique Levaguère, et moi-même) à nous retrouver pour "travailler" dans un café des Halles, *le Père tranquille* qui ne mérite plus son nom, depuis qu'il a été refait (au demeurant très bien) et qu'il a perdu sa salle fermée du premier étage qui permettait de palabrer sans surcharge de décibels, puis quatre à aller dîner dans un restaurant suédois/géorgien tenu par un bourguignon dans le même quartier des Halles (à côté du *Pied de Cochon*). C'est là que nous avons mangé entre autres spécialités un "goglimogli".

Sans que nous nous soyons concertés, chacun était venu à cette rencontre avec une contribution au travail. Yvette avait apporté un article de Roudinesco paru dans *Le Monde* des livres du 6 mars sur la "maladie de la médicalisation"<sup>26</sup> qui transforme nos émotions les plus banales en maladie mentale. Elle a également dit en cours de réunion que le terme de "flu-mu" avait vécu et qu'il fallait trouver autre chose! Dominique Levaguère nous a fait partager son intérêt et enthousiasme pour *Destins de la gauche freudienne*<sup>27</sup>. Costas Ladas nous a fait part de sa question sur la manière dont aux CCAF nous considérons les "enjeux de la passe" et sur l'importance d'en dire plus sur ces enjeux de la passe pour qu'il y ait davantage d'enjeu aux CCAF. Pierre Eyguesier était venu avec son "work in progress", sachant que nous (Martine Delaplace, qui n'a pu être là, et moi) allions faire la proposition de prendre date pour qu'il nous expose plus longuement ce travail.

Le projet initial de ces rencontres de franciliens de former un ou plusieurs cartels n'a pour le moment pas autrement abouti.

#### **Scène 4 :**

Comme une newsletter vous en avait informé, une première rencontre avec Pierre Eyguesier a eu lieu le samedi 16 mai 2009. Nous étions six (des uns et des unes + une en fin de réunion), et pas seulement des franciliens.

Pierre a commencé à nous parler de son voyage dont il revenait tout juste et des moments de fête se déroulant dans une ambiance "saine" aux-

quels il avait pu assister. Préambule à son propos sur la "déshumanisation" de notre société, où le travail ne "nourrit" pas les travailleurs, car il est dénué de responsabilité, d'inventivité et aussi de sens: quel intérêt à produire des biens qui ne servent à rien, si ce n'est à enrichir ceux qui détiennent les lieux où ils sont fabriqués ?. Où l'on ne sait plus apprendre parce que l'apprentissage est déconnecté du désir, où l'on ne sait plus aimer, éduquer, et où l'on fait recours aux "experts" pour nous assister dans ce qui pourtant relève de l'humain et non d'une "compétence professionnelle".<sup>28</sup> Société où la valeur d'usage n'a plus cours, où seul compte -pour ceux qui en profitent- la plus-value ponctionnée sur la valeur créée par ceux qui travaillent. Société où l'on ne sait plus se parler : comment d'ailleurs réagir à cela ? Pierre cite JP Lebrun décrivant le comportement d'un jeune qui entre dans un tabac tout en poursuivant une communication téléphonique, montre par gestes ce qu'il veut, paie et s'en va en téléphonant toujours. Lebrun dit (mais qu'est-ce que cela veut dire): "Avec des jeunes comme cela, il faut être salauds". Ou supprimer les portables ? ... Et la psychanalyse là-dedans? Sur quoi débouche une analyse ? Comment en retrouver la dimension subversive? Comment s'articule grande histoire et petite histoire ? Est-ce que tout ce qui advient dans l'histoire du sujet est seul effet de la structure, ou l'Histoire avec un grand H y intervient-elle aussi?

Ce n'est qu'une brève et maladroite évocation de tout ce qui s'est dit dans cet après-midi, et je prie Pierre et les autres participants de m'en excuser. J'espère qu'il y aura dans *Le Courrier* d'autres échos à cette rencontre.

Au terme de ce bref écrit à vous destiné, amis des CCAF, j'ai envie de conclure: "Quoi qu'il se passe, il est toujours possible d'en faire du travail". C'est en tout cas ce que j'ai tenté de faire, pour mettre en circulation quelques-uns des propos que nous avons échangés dans ces temps et ces lieux parisiens.

Mercredi 26, entre musique et psychanalyse.

---

<sup>26</sup> Christopher Lane *Comment la psychiatrie et l'industrie pharmaceutique ont médicalisé nos émotions* Flammarion.

<sup>27</sup> Otto Fénichel *Destins de la gauche freudienne* PUF (livre épuisé qui peut se trouver d'occasion)

<sup>28</sup> Christopher Lasch *La culture du narcissisme* Editions Climats, 2000  
*Les femmes et la vie ordinaire* Editions Climats, 2006

## **Convergencia**



**Compte rendu du Comité de liaison général**  
Buenos Aires  
6 et 7 mai 2009

**Dimensions de la psychanalyse**  
(représentée par B. Bataille, S. Lamberlin, R. Lew)

Mercredi 6 mai, matin

**1. Quorum :** 24 associations présentes et représentées sur 34 (sans compter *Espace analytique*). *REAL* (Mexique) n'a pas pu venir du fait de l'interdit édicté par le gouvernement argentin (grippe A/H<sub>1</sub>N<sub>1</sub>).

**2. Admission de trois nouvelles associations** (étant entendu que le vote par correspondance n'a pas de « légitimité » dans Convergencia.) :

- FEDEPSY
- Espaço Psicanálise de São Paulo
- Lazos, Institución Psicoanalítica (La

Plata)

Admises à l'unanimité.

**3. Rappel des motions du CLG de Porto Alegre** (août 2008)

**4. Sur la question des calendriers**

- Proposition d'*Après-coup* que les CLG ou Congrès n'aient lieu qu'en avril, mai, juin.
- Attention attirée sur la nécessité d'alterner les réunions de Convergencia et les Rencontres lacano-américaines, pour éviter les confusions.

Mercredi 6 mai, après-midi

**5. Sur les finances**

- À propos de l'absence de *Espace analytique* (qui rattrape ce jour 3 ans de non-paiement de la quote-part), le représentant de *Psychanalyse actuelle* argumente qu'au sein du Comité de liaison français on ne parle que d'organisation — ce qui justifierait les désaffections. Propos démenti par *Dimensions de la psychanalyse*, entre autres.

- La quote-part 2008 a été utilisée in extenso pour tenir le IV<sup>ème</sup> Congrès. (1500 inscrits, dont de nombreux étudiants ayant accès libre).

- En conséquence il s'agit de régler 2009 pour que la FID puisse être transmise au Brésil.

- Paiement des quotes-parts

**6. Prochain CLG**

Paris, 10 et 11 juin 2010, avec un colloque attendant les 12 et 13 juin 2010.

Intitulé : *Symptôme, corps, interprétation et écriture*.

À noter qu'un colloque se tiendra à Paris les 16 et 17 janvier 2010 (annonce faite par le courrier du *Cercle freudien*) qui « court-circuite » (*Psychanalyse actuelle* dixit) le Comité de liaison français (CLF). Ce colloque est préparé par les collègues de 9 associations de part et d'autres de l'Atlantique. *Après-coup* précise que c'est un groupe de travail qui réunit des individus et non des associations. Intitulé : Qu'est-ce que la psychanalyse permet d'espérer ?

La question du CLF revient de nouveau au devant de la scène (comme à Paris en 2007). *Insistance* annonce son retour au sein des travaux du CLF. *L'Acte psychanalytique* suggère qu'en cas de différence les protagonistes se prononcent sur leurs divergences théoriques. *Psychanalyse actuelle* insiste sur le fait qu'on ne puisse agir en sujet dans Convergencia, puisqu'on n'y est pas membre individuellement. De là [dans cette optique] l'absentéisme au sein du CLF et la suggestion que les personnes se rencontrent entre elles sans référence aux associations [comme si ces questions n'étaient pas constamment abordées au sein du CLF]. *Dimensions de la psychanalyse* réfute cette inflexion du discours, pour le moins incorrecte. *APPOA* fait remarquer qu'un échec en France concernerait tout Convergencia. *Après-coup* considère qu'en tant qu'analystes nous ne pouvons résoudre un problème en imposant une solution : on ne peut aborder de force le problème du CLF qui ressurgit régulièrement [on se demande bien du fait de qui ?]. Le désir de s'engager doit dominer. *Dimensions de la psychanalyse* souligne que la vision des choses faisant état d'un conflit au sein du CLF est partielle et ne tient pas compte de la réalité : il n'y a pas tant conflit que volonté de certaines associations de déstabiliser Convergencia en s'appuyant sur l'Inter-associatif européen de psychanalyse. *Psychanalyse actuelle* propose une responsabilité tournante au sein du CLF [comme si l'absence de turn-over n'était pas l'effet d'une politique de la

chaise vide visant à restreindre l'existence de Convergencia en Europe]. *Letra* insiste sur les liens multiples au sein de Convergencia entre divers pays pour ne pas encroûter les problèmes en un seul. *Analyse freudienne* indique que le but du CLF n'est pas de régler les questions intimes d'amour et de haine : les questions personnelles n'ont pas à prendre le pas sur les questions institutionnelles. Le conflit en Europe n'a pas trait aux personnes, mais aux supra-institutions. La volonté de développer Convergencia en Europe n'est pas le fait de tous. Le *Cercle freudien* souligne que la question est de savoir si le désir de soutenir le mouvement Convergencia est plus fort que les dissensions. Les *CCAF* proposent une journée de travail sur le lien entre le développement de la psychanalyse et le développement économique et culturel de notre époque.

La décision de tenir le prochain CLG à Paris est approuvée par 23 oui, 1 non, 3 abstentions.

#### Jeudi 7 mai, matin

24 associations présentes à 10h.

#### **7. Organisation du Vème Congrès.**

*EFBA* propose que des colloques sur le même thème se tiennent dans tous les pays aux mêmes périodes (par ex. juin 2010 comme à Paris).

#### **Projets pour 2012 (Vème Congrès) :**

- *Mayeutica* : Neutralité, abstinence et activisme dans la direction de la cure
- *EFA* : La psychanalyse est-elle un symptôme social ?
- *Letra* : Le psychanalyste et l'extraterritorialité ? La psychanalyse comme pratique extraterritoriale ?
- *École lacanienne de Rio de Janeiro* : Les fins de la psychanalyse
- *Dimensions de la psychanalyse* : L'acte et la théorie psychanalytiques devant les facticités du monde.
- *EPSF(Rosario)* : L'acte et la théorie psychanalytique devant un monde *factice*
- *APPOA* souligne le nécessité de disposer d'un titre « convoquant ».
- *Insistance* : Qu'est-ce que les psychanalystes pensent apporter de nouveau sur le sexuel ?
- *EFBA* : Ce qui signe le travail analytique. La psychanalyse et la multiplicité des langues.
- Proposition d'*Analyse freudienne* : toucher à la fois les spécialistes et de nouvelles personnes en

mettant sur pied un congrès et des colloques qui lui sont adjoints.

- *CCAF* : Que répond le psychanalyse à la demande aujourd'hui ?
- *Psychanalyse actuelle* : Une psychanalyse, quel appui pour le social ?
- *Après-coup* fait état du soutien de 6 associations à la proposition de *Letra* sur l'extraterritorialité.

#### Jeudi 7 mai, après-midi

À noter que tous les thèmes proposés concernent le lien social de la situation de la psychanalyse vis-à-vis de la politique.

- *Après-coup* : La psychanalyse comme pratique de l'extraterritorial. Quel est le nouveau lien social qu'elle propose ?
- *Psychanalyse actuelle* : Une psychanalyse, quel appui propose-t-elle dans le social, face aux effets du politique sur le sujet ?
- La psychanalyse fait-elle toujours scandale ?
- Comment lire le conflit psychique ?
- Une psychanalyse aujourd'hui entre désir et politique.

- *Mayeutica* : référer le titre du Congrès à l'intension comme à l'extension, contre l'abâtardissement de la pratique psychanalytique.

- *EFA* : Définir l'extraterritorialité selon la langue en chaque pays.

Plutôt qu'intension et extension, qui apparaît trop technique, mettre en balance ces deux axes comme l'acte et le lien social. Se mobiliser entre l'acte et ses conséquences en tant que symptôme social, revient à se préoccuper du milieu où cela se joue pour le sujet.

Que le CLG de Paris décide. Par exemple : L'acte psychanalytique et sa portée sociale et politique.

- *APPOA* : Il conviendrait d'inscrire tous ces axes dans le Congrès en les liant selon leur commune tension. Cela laisse suffisamment de liberté de travail à chaque association.

- *Letra* : Le point d'interrogation est justifié pour éviter au titre de *Letra* son côté assertif. Faire de la politique ne s'entend qu'en prenant en compte les différences de politique. L'aspect technique ou non de certains termes implique aussi de faire de la politique. La politique problématise des questions à travailler.

- *EFBA* : Il faut décider maintenant du siège du Vème Congrès sans attendre le prochain CLG.

- *Analyse freudienne* : L'orientation qui se dégage distingue la dimension consensuelle des effets d'acte produits par le signifiant. Cela implique effectivement des politiques différentes. Il s'agit d'éclaircir la notion de lien social chez Lacan : la critique qu'on peut faire de l'IPA ne peut que souligner que cette association internationale s'est orientée à l'envers de l'acte ; l'IPA est partie du

lien social pour produire du discours (cela s'appelle de « l'organisationnel »), alors que Lacan, au contraire, fait remarquer que le lien social entre analystes est produit pas le discours analytique. Ce sont donc là deux orientations politiques opposées — qui font acte.

- *CCAF* : Mieux vaut être interrogatif qu'assertif et traductible dans une langue commune.

- *EFBA*, *Dimensions de la psychanalyse*, *Triempo*, *Laço analítico* : (diverses interventions dont il ressort que) pour faire opérer l'alternance et souligner la réussite du IVème Congrès, l'Argentine peut être choisie si ce n'est pas le Brésil.

*Décision* : le prochain CLG devra décider du lieu du Vème Congrès de 2010 : au Brésil, mais c'est à voir plus précisément, aussi à propos du thème, VIème Congrès de 2015 : éventuellement à Strasbourg, pour sa situation européenne.

## **8. FID+ pages WEB**

Passation au Brésil : CL local de Rio de Janeiro

*EFA* : prévoir des vidéo-conférences avec le colloque de Paris à retransmettre dans toutes les institutions ?

Remarque : Filmer et envoyer DVD est moins cher. Reste à avancer sur l'échange entre les langues, et la traduction, à soumettre au prochain CLG.

Proposition de René Lew que des débats aient lieu *via* la FID entre trois personnes : l'une produit une thèse, une autre prend position à cet égard, une troisième ne les laisse pas dans cette position duelle (en accord ou en désaccord). Voir le texte « Sur le non-orientation », en français et en espagnol.



En el marco del IV Congreso Internacional  
de Convergencia - Buenos Aires 2009

**"La experiencia del psicoanálisis.  
Lo sexual: inhibición, cuerpo, síntoma."**

CONVERGENCIA, MOVIMIENTO LACANIANO POR EL PSICOANÁLISIS FREUDIANO

## ***EL CUERPO Y LO SEXUAL***

**5 de mayo de 2009 • Auditorio Jorge Luis Borges • Biblioteca Nacional  
Agüero 2502 • Ciudad Autónoma de Buenos Aires**

### **17.00 hs**

JEAN CHARMOILLE - Insistance  
EDGARDO FEINSILBER - Mayéutica-Institución Psicoanalítica  
HÉCTOR RUPOLO - Triempo, Institución Psicoanalítica  
LUCÍA SERRANO PEREIRA - Associação Psicanalítica de Porto Alegre  
HÉCTOR YANKELEVICH  
Coordinación: Ilda Rodríguez - Mayéutica-Institución Psicoanalítica

### **19.00 hs**

RENÉ LEW - Dimensions de la Psychanalyse  
ANABEL SALAFIA - Escuela Freudiana de la Argentina  
SERGE VALLON - Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne  
ISIDORO VEGH - Escuela Freudiana de Buenos Aires  
Coordinación: Alejandra Ruiz - Escuela Freudiana de Buenos Aires

**ENTRADA LIBRE Y GRATUITA**

Subcomisión de Prensa y Difusión: [cocc.prensa@gmail.com](mailto:cocc.prensa@gmail.com)  
[www.convergenciafreudlacan.org](http://www.convergenciafreudlacan.org) • [congresoconvergencia2009@gmail.com](mailto:congresoconvergencia2009@gmail.com)

**De quel tissu se fait un genre ?**  
Exposé fait au Congrès de CONVERGENCIA  
8-10 mai 2009

**Isidoro Vegh**  
Ecole Freudienne de Buenos Aires – Argentine

*Serge Vallon vous offre ce texte qu'il a ramené de Buenos Aires à votre intention. Il s'agit de la traduction faite par Isidoro Vegh de l'exposé qu'il a fait au congrès de Convergencia des 8 et 10 mai 2009.*

1 – Une erreur ne se résout pas par la formule symétrique. On n'obtient qu'une erreur symétrique. C'est ainsi que nous lisons la critique au Texte sacré qui nous dit que Dieu les a créés homme et femme. Naturalité des corps qui s'étend à l'être, perçu comme être-sexué ; ce n'est pas sa partition naturelle ce que notre clinique et l'expérience de la vie nous apprennent.

Nous coïncidons avec Judith Butler, qui nous le rappelle et qui le fonde généreusement dans son livre déjà classique *Trouble dans le genre*<sup>29</sup>.

Freud, depuis les *Trois essais pour une théorie de la sexualité* a souligné qu'à l'origine nous occupons tous la même place pour l'Autre primordial : narcissisme-mère phallique, c'est la cellule où l'*infans* se situe comme phallus imaginaire. Désormais, Œdipe est le nom d'un défilé par lequel la relation à l'Autre, et non seulement au primordial –c'est ce qu'implique la métaphore paternelle-, se défait en deux chemins : l'un conduit à ceux qui ne sont pas, l'autre à ceux qui n'ont pas. D'où la formule poétique de l'amour : « donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui ne l'est pas ».

Deux interrogations nous rapprochent de la même question : l'incidence de l'Autre, annule-t-elle toute efficacité à l'existence de l'organe ? Les marques du langage inféré par l'Autre rendent-elles inopérant le trou réel ?

2 – Depuis *L'étourdit* et *Encore*, Lacan nous fait distinguer un tournant qui élargit la proposition. Dans les formules de la sexualité, une barre verticale divise l'espace entre ceux qui se disent homme et ceux qui se disent femme. Barre de la différence, elle est aussi une articulation. Deux logiques se proposent, et je les développe dans leur structure minimale :

a) Une logique phallique d'incomplétude. La limite, marquée par l'exception, instaure l'infinitude.

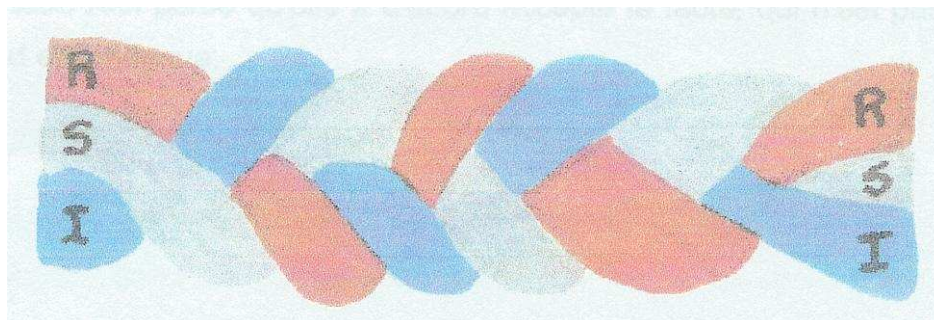
b) Une logique du pas-tout. L'absence de limite, marquée dans l'inexistence de l'exception, montre au réel qu'il ne fait pas tout, qu'il ne fait pas d'ensemble.

Quelle est l'articulation de ces deux logiques ? des deux côtés de la barre, le signifiant du manque dans l'Autre,  $\Phi$ , est celui qui écrit avec différentes syntaxes les quatre formules modales : la nécessaire, la possible, l'impossible, la contingente. La barre verticale qui sépare les deux logiques est en même temps celle qui les met dos contre dos, avec des flèches qui les traversent et qui les relient : comme Kierkegaard et sa bien-aimée Regina, l'arrêt de la jouissance a-sexuée permet une jouissance de second degré. La jouissance a-sexuée, ainsi que la jouissance de l'organe, sont phalliques et c'est leur surpassement ce qui conduit à une jouissance supplémentaire, pour cela appelée extra : extra du phallique et de la jouissance a-sexuée. Puisque la jouissance, en tant que sexuelle, elle est phallique. Et l'extra ? Comme les mystiques l'enseignent, c'est la valeur du trou ce qui montre le Réel par ce qui le consacre : pas-tout. « Que je meurs parce que je ne meurs pas » dit la mystique, parce que l'absence de l'être, quand elle se fait trou, retrouve le frémissement du corps et de l'être.

3 – Donc, de quel tissu se fait un genre ? La bande de Slade,

---

<sup>29</sup> Butler Judith : *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, La Découverte, Paris, 2005.



avec laquelle nous écrivons le corps érogène<sup>30</sup> depuis des années, nous montre que le genre n'est pas décidé par la nature « sage » ni par les illusions imaginaires de ceux qui proclament la fin de l'hétérosexualité. Encore une fois, avec Lacan, hétéro est celui qui retrouve chez l'Autre le trou réel de la jouissance qui n'équivaut à aucune anatomie, puisque c'est le trou d'un réel relié. Une autre façon de dire que le tissu qui nous fait chacun dans son genre n'est pas naturel ni purement culturel. Il est tissé avec les trois cordes, qui bien nouées nous mettent en bande, non pas une bande criminelle, mais celle de la jouissance reliée « dans l'échelle inversée de la loi »<sup>31</sup>.

4 – On ne devrait pas se surprendre de ce que celui qui a interrogé avec « férocité psychotique »<sup>32</sup> les incidences du langage dans la relation du sujet au monde, soit celui qui mentionne, dans une de ces œuvres consacrées, le *Tractus logico-philosophicus*, -je parle de Ludwig Wittgenstein-

<sup>30</sup> Vegh Isidoro : *Hacia una clinica de lo real*, Editorial Paidós, Buenos Aires, 1998, p. 80.

<sup>31</sup> Lacan, Jacques : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in *Ecrits*, Editions du Seuil, Paris, 1966, p. 827.

<sup>32</sup> Lacan, Jacques : *La logique du fantasme*, leçon du 18 janvier 1967.

l'expérience mystique comme la rencontre avec une totalité localisée. Parce que ce n'est pas la même chose la marge gauche de la page que la droite : le logos boîte pour dire le Réel, mais il n'atteint son ignorance docte que quand il fait son chemin limité et pour cela infini.

La totalité localisée n'est pas égale au sentiment océanique que Freud a dû discuter dans son aspiration théologique à Romain Rolland, son ami respecté. L'indicible apparaît dans les limites du dire, protégeant ainsi le sujet de l'illusion de l'Autre, retour au paradis perdu qu'on a jamais eu.

Michel Foucault se méfiait du concept psychanalytique du désir. A sa place, il réclamait plus de plaisir. Il est possible, certes, mais ceci ne garanti ni plus de jouissance ni une jouissance meilleure. La transgression peut être régressive, à la recherche de la jouissance de l'Autre inexistant ; ou bien créative, quand la vérité rencontre le Réel : du trou véritable parce qu'elle a accepté le trou principal ; du trou de l'Autre réel parce qu'elle a d'abord accepté la faute, qui n'est pas une faille sauf quand elle manque.

Buenos Aires  
Mai 2009

## **Inter-Associatif Européen de Psychanalyse**

*Le compte-rendu de la dernière coordination de l'Inter figurera dans le prochain numéro du Courrier.*

*Nous vous ferons aussi un compte-rendu du Séminaire I-AEP de juin 2009 organisé par le Questionnement Psychanalytique à Bruxelles qui a été d'un intérêt tout à fait remarquable tant par son organisation que par les questions abordées. En septembre, donc.*

## **Bloc-notes**

*Le prochain **Courrier** paraîtra  
Fin septembre 2009  
Vos textes le plus tôt possible bien sûr et dernier délai : 12 septembre  
Michele.skierkowski@free.fr*

*Attention,  
MF Rigollet et D. Lallier-Moreau  
Ont changé d'adresse postale et de numéro de téléphone  
Et M.Skierkowski de numéro de portable*

*Le **Courrier des CCAF** paraîtra avant chacun de nos temps institutionnels – (Assemblées générales ou journées). Dans l'intervalle, informations et autres vous parviendront par newsletter.*



**Annuaire**

## Annuaire des membres de l'Association Juin 2009

**Mme ABECASSIS Geneviève**

1469, rue de Las Sorbes Bât. A 34070 Montpellier  
Tél. : 04 67 45 49 26  
Tél. Mobile : 06 82 58 45 36  
E-mail : abecassis.genevieve@numericable.fr

**Mme ALLIER Danielle**

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier  
Tél. : 04 67 61 17 85  
E-mail : [d.allier@wanadoo.fr](mailto:d.allier@wanadoo.fr)

**M. AMESTOY Christophe**

Prof. : 35, rue Debelleyne  
75003 Paris  
tel. : 01 42 78 31 84  
Privé : 18, rue des Renouillères  
Saint Denis 93200  
Tél. : 01 42 43 63 70  
E-mail : jc.amestoy@cegetel.net

**M. BARTHELEMI Michel**

Prof. : 22, rue de l'Argenterie, 34000 Montpellier  
Tél. prof. : 04 67 60 83 34  
Tel privé : 04 67 60 98 91  
Fax : 04 37 60 74 03  
Tél. mobile : 06 20 61 67 15  
E-mail : barthelemi.michel@wanadoo.fr

**Mme BEAULIEU Agnès**

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers  
Tél. : 04 75 28 77 95  
Tél. mobile : 06 67 79 64 41  
E-mail : beaulieua@wanadoo.fr

**M. BIETH Frédéric**

Prof. : 21, rue au Maire, 75003 Paris  
Tél. prof. : 01 42 77 22 12  
Tél. : 01 44 61 75 13  
E-mail : frederic.bieth@free.fr

**Mme BONNEFOY Yvette**

48, rue de la Glacière, 75013 Paris  
Tél. : 06 08 99 76 33  
E-mail : [bonnefoy.yvette@orange.fr](mailto:bonnefoy.yvette@orange.fr)

**Mr BUTIN Vincent**

22, rue Gambetta 31390 Carbonne  
Tél. : 06 10 49 29 94  
E-mail : vincentbutin@hotmail.com

**M. CHOUCHAN Pierre**

31, rue du Fossé  
78600 Maisons Lafitte  
Tél : 01 34 93 92 32

**M. CIBLAC Guy**

196 bis, rue Ancienne de Montmoreau, 16000 Angoulême  
Tél. : 05 45 61 71 61 et 09 61 22 80 93  
Tél. mobile : 06 08 40 00 32  
E-mail : Ciblac.guy@wanadoo.fr

**Mme COLLET Catherine**

11, rue Georges Brassens  
31200 Toulouse  
tél. : 06 14 12 45 88

**Mme COLLIN Nadine**

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt  
Tel : 01 30 62 41 64  
Tél. mobile : 06 07 38 06 41  
E-mail : [nadinecollin@aol.com](mailto:nadinecollin@aol.com)

**Mme COLOMBIER Claire**

58, rue de Crimée 75019 Paris  
Tél. : 01 43 79 35 27  
Fax : 01 43 79 35 27  
E-mail : clairecolombier@wanadoo.fr

**M. DARCHY Jean Michel**

Prof. : 2, rue N.D.des sept Douleurs  
Résidence "Le bon pasteur" Bât. D  
84000 Avignon  
Tél. : 04 90 85 67 78  
Privé. : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon  
Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 50  
Tél. mobile : 06 14 49 81 30  
E-mail : jmdarchy@hotmail.com

**Mme DEFRANCE-LEMAY Maryse**

84, rue Carnot, 59200 Tourcoing  
Tél. : 03 20 25 20 10  
E-mail : defrance.maryse@orange.fr

**Mme DELAPLACE Martine**

Prof. : 57, rue Caulaincourt, 75018 Paris  
Tél. : 06 62 05 94 45  
E-mail : martinedelaplace@free.fr

**M. DELOT Daniel**

Prof. : 585, avenue des Déportés, 62251 Hénin-Beaumont  
Tél. : 03 21 20 00 97  
Privé. : 160, rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille  
Tél. : 03 20 31 04 27  
Fax : 03 21 49 80 10  
E-mail : ddelot@nordnet.fr

**M. DEMANGEAT Michel**

39, rue Charles Monselet. 33000 Bordeaux  
Tél. : 05 56 81 30 05

**Mme DENECE Estelle**

150, bd du Montparnasse, 75014 Paris  
Tél. prof. : 01 43 21 11 07  
Tél. privé : 01 46 64 22 16  
E-mail : estelledenece@aliceadsl.fr

**Mme De ROUX Delphine**

Résidence Le Lèz, Bt B.  
14, rue des Roitelets, 34000 Montpellier  
Tél. : 04 67 72 86 78  
E-mail : delphine.deroux@club-internet.fr

**M. DESROSIERES Pierre**

26, rue des Écoles, 75005 Paris  
Tél. prof. : 01 40 51 71 25  
Tél. privé. : 01 40 51 71 60  
Fax. : 01 45 21 49 15

**M. DIAZ Luc**

27, BD des Arceaux 34000 Montpellier  
Tél. : 04 67 58 87 00  
E-mail : luc.diaz@wanadoo.fr

**M. DIDIER Éric**

5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris  
Tél. : 01 42 23 30 73  
E-mail : jeanericdidier@yahoo.fr

**M. DIDIERLAURENT Michel**

Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand  
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91  
Privé. : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand  
Tél. : 04 73 91 18 88  
E-mail : [michel.didierlaurent@wanadoo.fr](mailto:michel.didierlaurent@wanadoo.fr)

**Mme DURAND Isabelle**

Prof. : 45, chemin des Grenouilles  
38700 La Tronche  
Tél. : 04 76 18 22 30  
Privé : Mas Montacol  
Mas de la rue  
38190 La combe de Lancey  
Tél. : 06 13 04 65 03  
E-mail : [isabelledurand68@gmail.com](mailto:isabelledurand68@gmail.com)

**M. EYGUESIER Pierre**

Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris  
Tél. : 01 42 23 24 13  
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris  
Tél. et fax : 01 42 59 76 38  
E-mail : [kliketi@libertysurf.fr](mailto:kliketi@libertysurf.fr)

**Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise**

Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat  
Tél. : 04 73 35 88 28  
E-mail : [franchisseur@wanadoo.fr](mailto:franchisseur@wanadoo.fr)

**M. GALIEN Jérôme**

1, Avenue du 8 Mai  
30220 Aigues-Mortes  
Mobile : 06 2253 89 08  
E-mail : [jerome.galien@laposte.net](mailto:jerome.galien@laposte.net)

**M. GAUTRET Frank**

185 bd Vincent Auriol esc.32  
75013 Paris  
tel : 01 45 84 59 86  
Tél. mobile : 06 14 10 54 81  
E-mail : [frank.gautret@free.fr](mailto:frank.gautret@free.fr)

**M. GENIN Yves**

22, rue de Bellechasse, 75007 Paris  
Tél. : 01 47 05 28 59

**Mme HERAIL Claudine**

4 rue des Roches rouges  
34 080 Montpellier  
Tél. : 04 67 03 38 09  
E-mail : [claudine.herail@club-internet.fr](mailto:claudine.herail@club-internet.fr)

**M. HOLTZER Jean-Pierre**

44, rue du Colombier 45000 Orléans  
Tél. et fax : 02 38 62 13 39  
Tél. mobile : 06 80 02 43 27  
E-mail : [jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr](mailto:jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr)

**Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia**

Prof : Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane,  
34970 Lattes  
Tél. : 04 67 15 35 62  
E-mail : [lucia.ibanezm@free.fr](mailto:lucia.ibanezm@free.fr)

**Mme JAEGER Anne**

Prof. : 19, rue Condorcet, 84 100 Orange  
Tél. : 04 90 34 66 08  
Tél. mobile : 06 09 59 07 63  
E-mail : [ajzepeda@wanadoo.fr](mailto:ajzepeda@wanadoo.fr)

**M. KEMPF Jean-Philippe**

11, rue Simon Derevre, 75018 Paris  
Tél. : 01 42 55 07 44  
Mobile : 06 82 81 96 82  
[jphkempf@wanadoo.fr](mailto:jphkempf@wanadoo.fr)

**M. LADAS Costas**

188. 13d. Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue  
Tél. prof. : 01 46 61 41 78  
Mobile : 06 62 24 61 38  
E-mail : [c.ladas@orange.fr](mailto:c.ladas@orange.fr)

**Mme LALLIER-MOREAU Dominique**

Prof. : DML Pôle de santé rural  
Rue Grobois  
53 110 Lassay les Châteaux  
Tél. : 02 43 03 18 56  
Privé : Résidence les Greniers de la Gâtinière  
Appt. 10 – 15, bd De la Gâtinière  
61 140 Bagnoles de l'Orne  
Tél. : 02 33 38 07 99  
Portable : 06 65 45 09 58  
E-mail : [LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr](mailto:LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr)

**Mme LARNAUD Michèle**

514, rue de l'Aiguelongue, 34090 Montpellier  
Tél. et fax : 04 67 63 28 20  
E-mail : [michelelarnaud@orange.fr](mailto:michelelarnaud@orange.fr)

**Mme LE NORMAND Martine**

6, quai des Marans, 71000 Macon  
Tél. Prof. : 03 85 39 14 45  
E-mail : [martine.le.normand@orange.fr](mailto:martine.le.normand@orange.fr)

**Mme LESBATS -AIMEDIEU- Martine**

29 ter, rue Colbert 13140 Miramas  
Tél. : 09 71 50 10 42  
Prof. : 04 90 50 14 97  
Mobile : 06 63 13 28 60  
E-mail : [aimedieumartine@wanadoo.fr](mailto:aimedieumartine@wanadoo.fr)

**Mme LE VAGUERESE Dominique,**

2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris.  
Tél. : 01 43 54 89 20.  
E-mail : [levaguerese.dominique@neuf.fr](mailto:levaguerese.dominique@neuf.fr)

**M. MAÎTRE Albert**

Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble  
Tél. et fax : 04 76 44 22 69  
Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet  
Tél. : 04 76 49 16 60  
E-mail : [albert.maitre@wanadoo.fr](mailto:albert.maitre@wanadoo.fr)

**Mme MARTIN-SAULNIER Janine**

20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan  
Tél. : 04 68 55 15 01

**M. MASCLEF Claude**

104. 13d. P. Vaillant Couturier 59065 Auberchicourt  
Tél. : 03 27 92 65 49  
Fax : 03 27 94 09 52  
Tél. mobile : 06 99 30 63 28  
E-mail : [cmasclef@hotmail.com](mailto:cmasclef@hotmail.com)

**M. MINOIS Lionel**

BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa  
E-mail : [cminois@offratel.com](mailto:cminois@offratel.com)

**Mme MORAN Géno**

76, Fbg. Bonefoy  
31 500 Toulouse  
Tél. : 05 61 11 77 53

**Mme MOSSÉ Catherine**

121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand  
Tél. : 04 73 37 39 00

**Mme MOZDZAN Patricia**

64, rue de l'Amiral Roussin 75015 Paris  
Tél. : 01 45 30 26 85  
Mobile : 06 62 79 82 98  
E-mail : [mozdzan@libertysurf.fr](mailto:mozdzan@libertysurf.fr)

**M. NASSIF Jacques**

15 bis, rue Rousselet. 75007 Paris  
Tél. : 01 43 06 86 21  
Fax : 01 43 06 86 54  
E-mail : [lien@jacquesnassif.com](mailto:lien@jacquesnassif.com)  
Doctor Ferran 24 7°-1. 08034 Barcelone  
Tél. : 93 204 33 18  
Fax : 93 280 60 39

**M. ODDOUX Christian**

Prof. 1 : 26, rue Lemerrier, 75017 Paris  
Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38  
Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53  
Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny  
Tel. priv. : 03 85 33 00 37  
E-mail : [christian.oddoux@orange.fr](mailto:christian.oddoux@orange.fr)  
Site internet : [www.oddoux.net](http://www.oddoux.net)

**Mme PAVEAU Marie-Anne**

104, rue des Maraîchers 75020 Paris  
Tél. : 01 44 74 75 12  
E-mail : [marie-anne.paveau@libertysurf.fr](mailto:marie-anne.paveau@libertysurf.fr)

**Mme PERRIN Maryse**

41, rue Robert 31200 Toulouse  
06 75 64 08 14  
Maryse-perrin.estarlie@wanadoo.fr

**M. PHÉSANS Bertrand**

Prof. : 97, boulevard Arago 75014 Paris  
Tél. : 01 45 87 21 31  
Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes  
Tél. : 01 48 08 09 42  
E-mail : [bphesans@teaser.fr](mailto:bphesans@teaser.fr)

**M. PRINCÉ Jean**

Privé. : 26 rue Froide - Ryes - 14 400 Bayeux  
Tél. : 02 31 22 32 56  
E-mail : [prince@tiscali.fr](mailto:prince@tiscali.fr)

**Mme RHEINBOLD Marie**

37, rue Fontaines, 31300 Toulouse  
Tél. : 05 61 42 53 60  
E-mail : [marie.rheinbold@numericable.fr](mailto:marie.rheinbold@numericable.fr)

**Mme RIGOLLET Marie-Françoise**

Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens  
Tél. prof. : 03 86 83 05 44  
Privé : 16, rue du Général Leclerc – 89100 Sens  
Tél. privé : 03 86 64 47 66  
E-mail : [marie-fra@neuf.fr](mailto:marie-fra@neuf.fr)

**Mme ROOSEN Christine**

Tél. : 01 45 59 33 78  
E-mail : [christine.roosen@wanadoo.fr](mailto:christine.roosen@wanadoo.fr)

**Mme SELLÈS-LAGORCE Yvette**

Prof. : 36, rue Pétiliaud Dubos, 87100 Limoges  
Tél. : 05 55 77 48 68  
Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges  
Tél. et fax : 05 55 79 39 90  
E-mail : [yvette.selles@wanadoo.fr](mailto:yvette.selles@wanadoo.fr)

**Mme SKIERKOWSKI Michèle**

Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier  
Tél. : 04 67 52 22 33  
Portable : 06 32 90 46 79  
E-mail : [michele.skierkowski@free.fr](mailto:michele.skierkowski@free.fr)

**Mme SÖTTY Annie**

Prof. : 187 bis, rue du Val de Saire 50100 Cherbourg  
Tel : 02 33 53 45 20  
Privé : rue Guillaume Fouace 50760 Reville  
Tel : 02 33 53 38 54  
E-mail : [sotty.annie@wanadoo.fr](mailto:sotty.annie@wanadoo.fr)

**M. VALLON Serge**

106. Quai de Tounis, 31000 Toulouse  
Tél. : 05 61 52 03 40  
Fax : 05 61 33 10 63  
E-mail : [serge.vallon@numericable.fr](mailto:serge.vallon@numericable.fr)  
[Vst.cemea@wanadoo.fr](mailto:Vst.cemea@wanadoo.fr)

**Mme WILDER Françoise**

227, chemin du Réservoir de Montmaur. 34090 Montpellier  
Tél. prof. : 04 67 54 03 04  
Tél. privé. : 04 67 54 76 97  
Fax. : 04 6 7 54 67 54  
E-mail : [francoise.wilder@orange.fr](mailto:francoise.wilder@orange.fr)

**M. WILDER Sean**

227, chemin du Réservoir de Montmaur, 34090 Montpellier  
Tél. prof. : 04 67 54 03 03  
Tél. privé. : 04 67 54 76 97  
Fax : 04 67 54 67 54  
E-mail : [sean.wilder@orange.fr](mailto:sean.wilder@orange.fr)

## Annuaire des correspondants de l'Association Juin 2009

**M. BOURJAC Pascal**  
81, avenue des minimes  
31200 Toulouse

**Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire**  
14, résidence du petit Breuil  
86000 Poitiers

**Mme BRIAL Claudine**  
17, rue du Mas de Magret  
34430 st Jean de Védas

**Mme COLOMBANI Margaret**  
116, rue du Château  
75014 Paris  
Tel. : 01 43 21 85 75  
e-mail : margaret.colombani@wanadoo.fr

**M. DEUTSCH Claude**  
9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon  
Tel. : 02 97 53 84 58  
e-mail : deuschclaude@neuf.fr

**Mme De VANDIERE Renée Ariane**  
84, boulevard Beaumarchais  
75011 Paris

**Mme DRAY Monique**  
4, rue du Clos Notre Dame  
63000 Clermont-Ferrand

**Mme FLORES BALANZA Anna Maria**  
C/ entença 63 3º 4a Barcelona 08015  
Espana

**Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline**  
3, rue de l'école de médecine  
34000 Montpellier

**M. GROS Michel**  
16 rue Georges Clémenceau  
06400 Cannes

**M. LAB Pierre-Henry**  
127, avenue Jean Jaurès  
59 790 Ronchin  
Tel : 06 80 06 50 89

**Mme LAIDIN Marie**  
35 bis, rue Victor Hugo  
16340 Isle d'Espagnac

**M. LAZAR Gilbert**  
24, Bd Lazare Carnot  
31000 Toulouse  
Tél. : 05 61 99 66 45  
E-mail : [gilbert.lazar@orange.fr](mailto:gilbert.lazar@orange.fr)

**M. LEMESIC Peter**  
19, rue Jules Guesde  
34080 Montpellier

**Mme LIOUX Claude**  
Bât. B – 17 avenue d'Assas  
34000 Montpellier

**Mme MASCLEF Augusta**  
31, rue des Capucins  
59400 Cambrai

**M. MASSON André**  
37, rue Tarin  
49100 Angers

**Mme RAINHO Elisabeth**  
1 bis, rue du Figuier  
34000 Montpellier

**M. RAPPAPORT Sylvain**  
Prof. : 117, rue du Théâtre 75015 Paris  
Tél. : 01 45 77 42 28

**M. SALVAIN Patrick**  
53, rue de l'Amiral Mouchez  
75013 Paris

**Mlle SEINE Raymonde**  
22, rue Saint-Denis  
86000 Poitiers

## Agenda

### ANNEE 2009

20 juin

21 juin

Dispositif sur la pratique

**Assemblée Générale** des CCAF

26 et 27 septembre

**Journées des cartels**

5 et 6 décembre

**Séminaire Inter-Associatif Européen de Psychanalyse** : « *La violence des langues* »  
organisé par la Société de Psychanalyse  
freudienne.

Lieu : Paris